Le journal indépendant des étudiants de l'Université de Montréal • **www.quartierlibre.ca**

Q!
Quartier L!bre
Volume 25 • n° 16 • **25 avril 2018**

Partir pour s'enrichir

La Malbaie | Percé | Ouest canadien | Grèce

DOSSIER NOSTALGIE

L'UdeM D'HIER À AUJOURD'HUI
Rencontres avec des témoins du passé
page 9

JE ME SOUVIENS
Plonger dans les archives de l'UdeM
page 10

L'ART DU *REMAKE*
Comment créer du neuf avec du vieux
page 12

IDÉALISER LE PASSÉ
La nostalgie dans les classiques de la littérature
page 13

SOLEIL, VOYAGE ET ÉCOLE

Tandis que la session d'hiver se termine, certains étudiants se préparent pour leur rentrée scolaire estivale. Les écoles d'été universitaires offrent des programmes variés. Portrait de trois d'entre elles qui proposent des expériences immersives.

PAR PASCALE LANGLOIS

UQAM

ÉTUDIER SUR UNE ÎLE GRECQUE

Deux mois sous le soleil grec à suivre un cours d'histoire puis un cours de photo ou de vidéo, c'est ce que propose depuis 2004 l'École d'été de Molyvos, fondée par l'UQAM. La Grèce a été choisie après un voyage du professeur de philosophie Georges Leroux. *« La proximité de Molyvos avec la Turquie a permis d'y séjourner et de réfléchir sur l'influence du Moyen-Orient dans l'histoire »*, explique le directeur de l'école d'été et professeur d'histoire, Gaétan Thériault.

L'arrivée d'une vingtaine d'étudiants de l'UQAM est attendue à Molyvos et lance la saison estivale, raconte M. Thériault. Selon lui, les jeunes québécois tissent rapidement des liens avec les habitants. *« Pour le cours de photo et de vidéo, les étudiants doivent nous raconter une histoire*, précise-t-il. *Ils doivent aller à leur rencontre. »* Il ajoute que les décors de l'île se prêtent également bien à ce genre d'exercice.

Dans le cadre du cours d'histoire, les étudiants visitent chaque semaine un lieu historique. L'expérience est complétée par une semaine en Grèce continentale pour découvrir les grands monuments. *« Avant, nous allions en Turquie où nous discutions de l'influence du Moyen-Orient*, informe le directeur. *À cause de l'instabilité politique du pays, nous avons dû modifier le programme depuis quelques années. »*

Selon lui, les étudiants qui participent à cette école souhaitent avant tout suivre des cours dans un milieu différent qui favorise l'apprentissage.

Les étudiants visitent le site d'Olympie, un centre religieux qui a accueilli les Jeux olympiques durant l'Antiquité.

Photo : Courtoisie UQAM

COMBIEN ÇA COÛTE ?

Pour les étudiants des universités offrant les cours, les frais pour les crédits s'appliquent. Des frais supplémentaires peuvent s'ajouter pour les étudiants d'autres universités, pour les professionnels ou pour les personnes dont les cours ne seront pas crédités dans le cadre d'un parcours scolaire. Les frais pour les voyages s'ajoutent également à la facture. L'École d'été de Molyvos, par exemple, estime que les frais d'inscription varient entre 2 600 $ et 2 800 $, ce qui n'inclut pas le billet d'avion Montréal-Athènes. En ce qui concerne le G7, les organisateurs évaluent un budget de l'ordre de 350 $ pour les trois jours sur place.

UdeM

PLONGER AU CŒUR DES ENJEUX INTERNATIONAUX

La tenue du G7 les 8 et 9 juin à La Malbaie est une chance unique de proposer un cours, pour le responsable du programme « G7 en immersion » et chercheur invité au Centre d'études et de recherches internationales de l'UdeM (CÉRIUM), Régis Coursin. *« C'est un évènement qui nous paraît normalement lointain et qui devient concret »*, se réjouit-il. Lui-même résidant de la région, il s'intéresse aux incidences d'une délégation de 10 000 personnes, constituée de diplomates, de policiers, de militaires et de journalistes, sur une petite ville.

Cette école d'été est pensée pour observer les différents rôles des personnes impliquées dans un évènement comme le G7. D'un côté, la trentaine d'inscrits étudieront les relations internationales et la gouvernance, le respect des promesses du G7 et le leadership du Canada. De l'autre côté, ils observeront les résistances globales, les mouvements de solidarité internationale et les répercussions à long terme. Pour M. Coursin, c'est également l'occasion pour les professeurs de se rencontrer et d'observer des phénomènes autrement inaccessibles.

L'idée de créer un évènement spécial lui est venue rapidement après l'annonce du lieu de la rencontre intergouvernementale. Souhaitant faire vivre l'évènement ailleurs qu'en classe ou par des conférences, l'école d'été s'est imposée à lui. *« Ce sera immersif et concret*, affirme M. Coursin. *Ça nous permettra d'avoir une vision réflexive. »*

UNIVERSITÉ LAVAL

L'ART AU BOUT DU MONDE

L'École internationale d'été de Percé, associée à l'Université Laval (UL), a été créée en 2002. Après une pause pendant les étés 2015 et 2016, des consultations avec différents intervenants de la région ont permis de créer des programmes qui auraient des retombées, indique la vice-rectrice aux études et aux activités internationales de l'UL, Marie-Andrée Doran. *« Percé est un lieu phare pour les arts*, affirme-t-elle. *L'idée est de développer la Gaspésie par les arts*. » C'est ainsi qu'est né le programme de la Faculté d'aménagement, d'architecture, d'art et de design, « Art in situ », qui se déroulera du 5 au 11 août 2018.

En collaboration avec le Barachois In Situ, une biennale d'art a lieu du 1er au 11 août. Les étudiants y assistent à des conférences sur le Land Art [NDLR : forme d'art consistant à effectuer des interventions de grande ampleur sur la nature ou les paysages]. Ils créeront également des installations, le tout supervisé par l'architecte Pierre Thibault. Chaque jour, les participants devront produire une œuvre. La semaine se clôturera par une conférence grand public.

Toutes les personnes intéressées par le sujet peuvent s'inscrire. *« Nous avons fait le choix que ce soit un cours grand public, donc non crédité, pour qu'il soit le plus accessible possible,* précise Mme Doran. *C'est une bonne façon de s'initier à cette forme d'art. »* Des artistes reconnus, des étudiants en architecture, des artistes d'autres disciplines pourront se côtoyer pendant les six jours prévus de cette école d'été.

SOMMAIRE

CAMPUS

RECHERCHE
Découvrir la robotique par des canards 4

CEPSUM
Nouveautés et projets 4

REGROUPEMENT HOSPITALIER
Défusion annoncée 5

AFFAIRES UNIVERSITAIRES
Reconnaissance symbolique 5

DOSSIER NOSTALGIE

PORTRAITS
Des témoins de l'évolution 9

ARCHIVES
Je me souviens de l'UdeM 10

PHOTOREPORTAGE
L'UdeM : d'hier à aujourd'hui 11

CRÉATION
Renouveler une oeuvre 12

50e ANNIVERSAIRE
Retour en arrière 12

ANALYSE LITTÉRAIRE
Idéaliser le passé 12

SOCIÉTÉ

ÉTUDES EN IMMERSION
Soleil, voyage et école 2

CYCLES SUPÉRIEURS
Prévenir les problèmes 8

EMPLOI
La ruée vers l'ouest 14

MOUVEMENT ÉTUDIANT
Les luttes de demain 15

MÉDIAS SOCIAUX
Dans l'oeil des réseaux 16

CULTURE

DESIGN
Quand designers et scientifiques se côtoient 17

MUSIQUE
Des particularités en trame de fond 18

SOCIOFINANCEMENT
Qui se cache derrière les dons? 18

ARTS ET ANIMAUX
Penser les études animalières avec l'art 19

SORTIES
Dialogues brûlants 19
L'art électrisant 19

ÉDITO

EN SOUVENIR DE NOTRE FUTUR

Plus que jamais, je souhaiterais être un nouvel étudiant ici et maintenant. Paradoxalement au moment où mon aventure universitaire se termine. Rassurez-vous. Je refuse d'allonger mon parcours. Ce serait plutôt d'être un finissant du collégial qui découvre l'université pour la première fois. Intégrer une masse étudiante militante, informée et communautaire.

Déjà, la rentrée me paraît plus facile. L'idée d'une initiation dégradante et gênante est loin derrière. Les ressources aux étudiants sont nombreuses, avec des groupes en ligne, des plateformes d'échange et d'entraide à profusion. La communauté véhicule une image encore plus soudée et solidaire que jamais. Une formule gagnante pour sécuriser un jeune adulte habitant seul dans une nouvelle ville.

En effectuant ma rentrée à l'automne, mes collègues me diront qu'au courant de l'hiver précédent, les étudiants de partout dans la province se sont mobilisés pour mes collègues en sciences de l'éducation. Les militants souhaitent que les futurs enseignants aient un juste salaire pour le travail effectué dans leur stage.

Changer de discours

Nous avons été plusieurs à défendre l'idée de la gratuité scolaire lors du mouvement étudiant de 2012. On nous a traités de lâches, d'enfants-rois, de vouloir le beurre et l'argent du beurre. On nous a arrêtés, on a été la risée des créateurs d'opinions. À quel titre ? Parce qu'il faut que quelqu'un paye le prix des études et, à quelque part, le prix de la mobilisation.

Imaginons que les étudiants aillent plus loin. Qu'ils décident de prendre la rue, comme les Comités unitaires sur le travail étudiant (CUTE) présagent. Quelque chose au fond de moi espère que le mouvement pour la rémunération des stages prenne des proportions comme les autres campagnes étudiantes nationales. Il serait beaucoup plus difficile d'utiliser le même discours envers ces militants. Peut-on les traiter de lâche ?

Les porte-paroles de certains regroupements étudiants disent que le combat sera gagné lorsque ces stagiaires auront droit à une bourse de 576 $ par semaine. D'autres parlent d'une compensation pour tous.

La situation en enseignement est bien connue et les fondations d'une solution ont été installées lors du dernier budget provincial. Les étudiants en quatrième année de baccalauréat prennent en charge une classe à 100 % pendant une session, en cumulant des cours le soir et parfois un emploi la fin de semaine. Les 750 heures de stage nécessaires pour l'obtention d'un baccalauréat en travail social à l'UdeM sont vécues dans les mêmes conditions.

En demandant l'accès à l'éducation gratuite pour tous, on nous a traités de tous les noms. Que dira-t-on des militants désirant être payés pour travailler ? Osera-t-on les traîner dans la boue, alors qu'ils demandent à être considérés comme les autres citoyens ?

Le peu qu'on puisse retenir de positif de la crise de Parkland en Floride, c'est le discours des jeunes. Les adolescents d'aujourd'hui portent le discours que les décideurs se doivent d'écouter. On accepte enfin que les plus jeunes aient un esprit critique et des idées qui peuvent bénéficier à la société. J'attends avec impatience où l'on sera aussi élogieux de nos représentants étudiants sur les scènes provinciales et fédérales.

Dans mon rêve de rentrée scolaire, je suis assez refroidi à l'idée de repasser les nuits blanches à étudier pour les intras et les examens de fin de session pendant plusieurs années. Le contexte social dans lequel j'accède à l'université, par contre, me fait présager le meilleur pour la suite.

ETIENNE GALARNEAU

PRIX DE LA SESSION D'HIVER 2018 DE QUARTIER L!BRE

Émilie Beaudoin-Paul se mérite une bourse de 250 $ pour la meilleure implication à *Quartier Libre* offerte par l'Association générale des étudiants et étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente (AGEEFEP).

Le prix du meilleur article est attribué à **Thomas Laberge** et à **Chloé Dioré de Périgny**, pour leur texte, respectivement « Les étudiants face à la hausse », paru dans le numéro 10, volume 25 de *Quartier Libre*, et « Quand le réel s'inspire de la fiction », publié dans le numéro 14, volume 25 du journal. Ces bourses sont offertes par la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM).

Bravo aux gagnants !

Photo : Earl Latrémouille

1er rang : Fatine Kabbaj (vice-présidente de l'AGEEFEP) et Émilie Beaudoin-Paul. 2e rang : Roxane Talbot (coordonnatrice aux affaires associatives de la FAÉCUM), Thomas Martin (chef de section société), Thomas Laberge, Chloé Dioré de Périgny, Etienne Galarneau (rédacteur en chef), Félix Lacerte-Gauthier (chef de section campus) et Mylène Gagnon (chef de section culture).

Prochaine réunion de production : le mercredi 22 août à 16 h 00 au local B-1274-6 du pavillon 3200, rue Jean-Brillant.

Quartier L!bre

RÉDACTRICE EN CHEF
Etienne Galarneau
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE SECTION

CAMPUS
Félix Lacerte-Gauthier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ
Thomas Martin
societe@quartierlibre.ca

CULTURE
Mylène Gagnon
culture@quartierlibre.ca

PHOTO DE LA UNE
Benjamin Parinaud

Émilie Beaudoin-Paul, Marianne Castelan, Amandine Hamon, Pascale Langlois, Karla Meza, Sarah Molkhou, Nayla Rida, Zacharie Routhier

CORRECTRICES
Vicky Beaudette,
Gaëlle Varnier-Brunet

RÉVISEURE
Émilie Cardu-Beauquier

PHOTOGRAPHE
Benjamin Parinaud

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse

PUBLICITÉ
Accès-Média | accesmedia. com

IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514 343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site web : www.quartierlibre.ca
Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
Montréal (Québec) H3T 1N8

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
27 août 2018
PROCHAINE PARUTION
5 septembre 2018

DÉCOUVRIR LA ROBOTIQUE PAR DES CANARDS

Duckietown est une ville peuplée de canards en plastique conduisant des bolides. Elle a été conçue par le professeur au Département d'informatique et de recherche opérationnelle de l'UdeM Liam Paull, dans le cadre de l'un de ses cours avec l'aide de ses étudiants.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

« Je pense que les canards ajoutent un peu de fun *»*, confie le professeur. Il estime que les robots sont souvent perçus de manière plutôt négative et menaçante par la société. Le professeur souhaite changer cette image et la rendre plus amicale. *« On avait aussi besoin d'avoir des citoyens pour notre mini-ville,* ajoute-t-il. *Ça semblait naturel de prendre des canards. Comme symbole, je crois qu'ils sont perçus universellement de manière positive. »*

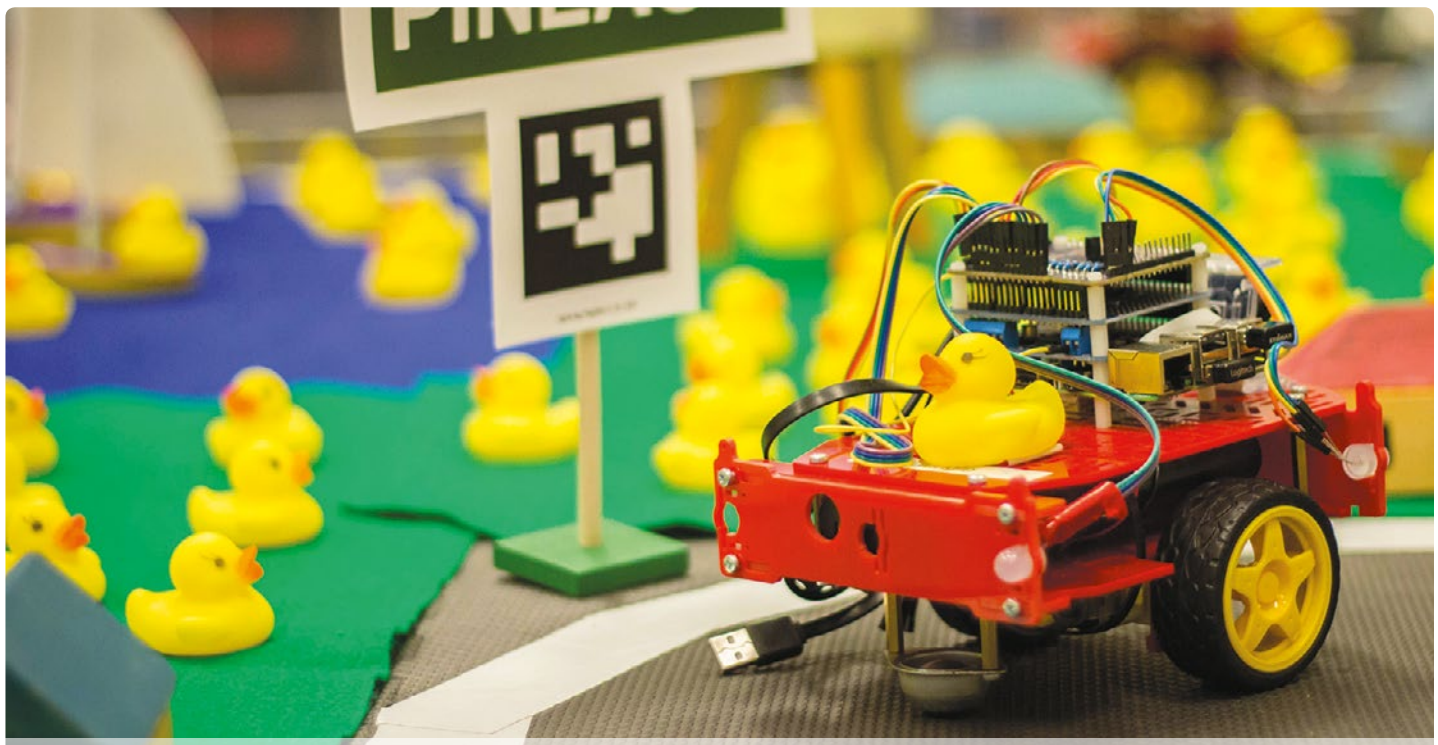


Photo : Benjamin Parinaud

Des capteurs permettent aux robots de lire des codes QR sur les panneaux de signalisation.

Les véhicules sont préalablement programmés à l'aide d'un réseau Wi-Fi. Ils deviennent ensuite capables d'effectuer leurs propres calculs de manière autonome. Une caméra équipée de capteurs leur permet de s'orienter. *« L'appareil génère une estimation de la déviation entre les lignes qu'ils utilisent pour conduire*, vulgarise M. Paull. *Il est aussi capable de reconnaître les lignes rouges pour s'arrêter et de détecter les autres robots pour les éviter. J'avais précédemment installé un feu de circulation qu'ils étaient aussi capables de suivre ! »*

Des panneaux de signalisation sont également utilisés pour rendre la ville plus dynamique. Ceux-ci sont mis en correspondance avec différents codes QR [voir photo] à travers une base de données, grâce à laquelle les robots peuvent interpréter les signaux. *« On utilise les codes QR pour rendre la résolution de problème plus facile*, résume le professeur. *On pourrait avoir un système plus réaliste, mais ça deviendrait plus complexe à programmer et ça dépend de ce que l'on veut étudier. »*

Le projet permet aux étudiants de se familiariser avec plusieurs concepts de robotique et d'intelligence artificielle. *« Nous n'utilisons pas d'apprentissage machine dans notre système*, spécifie M. Paull. *C'est un système intelligent dans la mesure où il peut traverser une ville de manière autonome, mais il n'utilise pas les données pour apprendre et pour s'améliorer. »* Ce dernier élément est cependant un projet à long terme sur lequel travaille le professeur.

L'idée de Duckietown est née lors du stage postdoctoral de M. Paull à l'Institut de technologie du Massachusetts (MIT). Il a apporté de l'équipement à son arrivée à Montréal afin de poursuivre l'enseignement. *« Les autres partenaires qui m'ont aidé à le développer au MIT sont maintenant rendus à d'autres universités*, révèle-t-il. *C'est maintenant enseigné un peu partout à travers le monde ! »* Les concepts utilisés pour la conception de ces bolides sont les mêmes que ceux nécessaires à la réalisation d'une voiture autonome. Une façon pour le professeur d'en tester les principes à plus petite échelle.

CEPSUM

NOUVEAUTÉS ET PROJETS

Une entente signée en mars dernier entre la FAÉCUM et le CEPSUM va conduire à plusieurs changements au Centre sportif. Parmi les nouveaux projets sont prévus un accès sans frais supplémentaires aux installations sportives du CEPSUM pour l'ensemble des étudiants de l'UdeM ainsi que l'ouverture d'un vestiaire neutre.

PAR SARAH MOLKHOU

« Pour nous, le changement le plus important est l'accès au CEPSUM pour toute la communauté étudiante de l'UdeM, sans frais supplémentaires », souligne le secrétaire général de la FAÉCUM, Simon Forest. L'entente prévoit un tarif commun à tous, quel que soit leur statut d'études. Les étudiants à temps partiel ou en rédaction de mémoire ou de thèse pourront donc s'y inscrire sans payer de frais additionnels. Le coût de leur abonnement dépend actuellement de leur nombre de crédits et peut se rendre jusqu'à 112,86 $. À titre comparatif, les étudiants à temps plein cotisent 51,90 $. Le montant qui sera retenu à l'automne n'a pas encore été déterminé.

Une demande maintenant réalité

Le travail collaboratif de la FAÉCUM et du Groupe d'action trans de l'UdeM (GATUM) a mené à l'ouverture prochaine d'un vestiaire neutre. Des politiques d'inclusion comme celles concernant les règles d'utilisation du vestiaire et concernant ses usagers seront également ajoutées au règlement du CEPSUM. *« Il y a des personnes qui ne se sentent pas à l'aise d'aller dans des vestiaires genrés parce qu'elles peuvent vivre de la discrimination, alors qu'un vestiaire neutre tout le monde peut y aller, tu peux te sentir plus à l'aise, comme dans les toilettes non-genrées »,* déclare la personne à la mineure en études féministes et porte-parole du GATUM, Hélio*.

Le projet du vestiaire neutre reste encore à officialiser, le montage financier étant en cours de validation. Les personnes non genrées peuvent actuellement utiliser un vestiaire d'équipe sportive en attendant l'aménagement du nouveau vestiaire, qui devrait se situer au sein des locaux du CEPSUM entre 2019 et 2020. *« Il serait dans la zone actuelle des vestiaires et aurait une capacité d'une trentaine de personnes environ »*, déclare l'attachée de presse de l'UdeM, Julie Gazaille.

Le nom de « vestiaire familial » lui a d'ores et déjà été attribué. *« Nous souhaitons également qu'une affiche similaire à celle des toilettes neutres soit placardée sur la porte du vestiaire, pour que tout le monde sache qu'il est ouvert à tous, pour tous »*, précise Hélio.

Une modernisation de la salle d'entraînement est aussi prévue, selon les dires de Mme Gazaille, le projet étant à l'étape de planification.

* La personne agissant à titre de porte-parole n'a pas souhaité donner son nom ni son genre afin d'assurer sa sécurité et son anonymat.

CAMPUS | **REGROUPEMENT HOSPITALIER**

DÉFUSION ANNONCÉE

Après plusieurs contestations concernant la fusion de son conseil d'administration effectuée en 2015, le Conseil des médecins, dentistes et pharmaciens (CMDP) du CHU Sainte-Justine a obtenu son indépendance.

PAR MARIANNE CASTELAN

Le ministre de la Santé et des Services sociaux de l'UdeM, Gaétan Barrette, a fait savoir par communiqué vendredi qu'il annulerait la fusion entre les deux hôpitaux universitaires affiliés à l'UdeM, le CHU Sainte-Justine et le Centre hospitalier de l'UdeM (CHUM).

« Toute la communauté du CHU Sainte-Justine est très heureuse de la direction prise par les événements, révèle la présidente du CMDP du CHU Sainte-Justine, la docteure Valérie Lamarre. *Il reste toutefois une étape importante à franchir, à savoir l'adoption du décret qui va officialiser l'intention annoncée vendredi, en espérant que le tout se passera bien. »* Elle estime qu'il est maintenant temps de tourner la page et de regarder vers l'avenir.

Le CMDP a annulé le mardi 24 avril dernier une manifestation prévue depuis plusieurs semaines. La coalition pour l'avenir du CHU Sainte-Justine organisera plutôt un évènement spécial le 3 juin afin de remercier ses sympathisants.

Une lutte judiciaire

Le 22 mars dernier, les médecins du CHU Sainte-Justine, rassemblés en assemblée générale, ont adopté une résolution autorisant le CMDP à entreprendre des actions judiciaire contre la fusion des conseils d'administration. *« Le décret fusionnant le conseil d'administration du CHU Sainte-Justine avec celui du CHUM a été adopté de façon illégale, car les établissements n'ont pas été consultés, comme l'exige la loi* »*, explique la Dre Lamarre.

Photo : Wikimedia Commons | Jean Gagnon

Le ministre Barrette n'a pas encore dévoilé les raisons qui l'ont poussé à changer d'idée quant à la fusion des deux conseils d'administration.

* Le projet de loi 10 a été entériné en février 2015. Il stipule qu'après avoir consultation des établissements concernés, il est possible de fusionner leurs conseils d'administration respectifs.

RÉSUMÉ DE LA SITUATION

En septembre 2015, le ministre de la Santé et des Services sociaux, Gaétan Barrette, a adopté un décret pour que le Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM) et le Centre hospitalier universitaire Sainte-Justine (CHU Sainte-Justine) soient administrés par un conseil d'administration commun. Le Dr Fabrice Brunet, alors président-directeur général (PDG) du CHU Sainte-Justine, prend la direction des deux hôpitaux.

Le ministre Barrette a affirmé par communiqué que ce regroupement vise à faciliter le passage des patients de l'hôpital pédiatrique vers celui pour adultes. *Le Devoir* a cependant révélé en septembre 2017 que le Dr Brunet a accepté le poste de PDG du CHUM à la condition de conserver le poste qu'il occupait au CHU Sainte-Justine.

Depuis l'annonce faite en septembre 2015, le CMDP s'oppose à la décision du ministre. Il s'inquiète de la perte des leviers décisionnels qui affaiblirait l'hôpital et de la fusion des conseils d'administration qui pourrait mener à plus long terme, selon eux, à la fusion des différents services et départements*.

* « Une campagne antifusion », *Quartier Libre*, vol. 25, nº 5.

AFFAIRES UNIVERSITAIRES

RECONNAISSANCE SYMBOLIQUE

Le Conseil de l'UdeM a adopté une déclaration de reconnaissance des territoires autochtones sur lesquels les différents campus de l'UdeM sont construits, lors de sa séance du 26 mars. Si la mesure est symbolique, elle s'inscrit dans une série d'actions de l'Université pour se rapprocher de la communauté autochtone.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

« L'idée est venue dans un comité du vice-rectorat aux affaires étudiantes qui vise à faire en sorte que les autochtones soient mieux accueillis à l'UdeM, dévoile la directrice du programme en études autochtones, Marie-Pierre Bousquet. *Nous avons regardé quelles étaient les différentes stratégies des universités au Canada, et c'est l'une des choses importantes qui est ressortie. »* Quatre universités québécoises et un bon nombre d'universités dans le reste du Canada ont précédé l'UdeM en faisant de telles déclarations. L'Association canadienne des professeures et professeurs d'université (ACPPU) a même produit un guide* à cet égard afin d'inspirer ses membres.

« Pour moi, c'est une étape importante pour l'UdeM, parce que c'est fondamental que les allochtones [NDLR : personnes non autochtones] *prennent conscience de la présence passée, présente et future des Premières Nations sur ce territoire*, confie le représentant externe au Cercle Ok8APi et candidat au doctorat en science politique à l'UdeM, Simon Dabin. *Comme tel, c'est symbolique, mais ça s'accompagne de plusieurs évolutions et avancées à l'UdeM depuis quelques années, et je crois que la déclaration rentre dans ce cadre-là. »* Il rappelle cependant que l'UdeM était en retard à cet égard par rapport à d'autres universités canadiennes.

Du côté du Salon Uatik des étudiants autochtones, la mesure reçoit un appui. *« Celle-ci permet d'offrir une meilleure sécurisation culturelle pour les étudiants autochtones*, explique un représentant par message. *C'est aussi un rappel pour nous, que l'on doit continuer de lutter pour la survie de nos cultures, et ce, dans le respect des territoires que nous habitons. »* Le représentant espère que cela contribuera à améliorer la cohabitation entre autochtones et allochtones.

Selon les dires de Mme Bousquet, d'autres changements sont à prévoir au cours des prochaines semaines afin de continuer à améliorer les relations entre les Premières Nations et l'UdeM. Elle rappelle que les efforts avancent continuellement, mais qu'il y a toujours place à l'amélioration.

* « Guide de reconnaissance des Premières Nations et des territoires traditionnels », https://www.caut.ca/fr/content/guide-de-reconnaissance-des-premieres-nations-et-des-territoires-traditionnels

QUELQUES AVANCÉES DES DERNIÈRES ANNÉES

2014
Fondation du Cercle autochtone Ok8APi

2015
Inauguration du Salon Uatik à l'UdeM pour les étudiants autochtones

2016
Mise sur pied du DESS Récits et médias autochtones

2017
Un cours de langue innue est donné pour la première fois à l'UdeM

FAÉCUM

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Simon Forest
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
sq@faecum.qc.ca

BILAN FAÉCUM 2017-2018 – PLUS D'ARGENT, DE SERVICES, D'ENCADREMENT, ET DE TRANSPARENCE

L'année académique tire à sa fin, et avec elle l'heure est au bilan. Un bilan étoffé, où plusieurs avancés et gains ont été obtenus ou se sont matérialisés au courant de l'année, et dont les répercussions sur la communauté étudiante seront plus que bénéfiques.

UNE OREILLE TENDUE À L'HÔTEL DE VILLE

L'année 2017 en a été une électorale. Pour l'occasion, la FAÉCUM s'est alliée à d'autres associations étudiantes du reste de la métropole pour créer la Coalition régionale étudiante de Montréal (CREM), et interpeller les candidats et les candidates aux élections sur les préoccupations et revendications de la communauté étudiante. Durant la campagne, qui s'est soldée par la victoire de Valérie Plante, cette dernière s'était montrée favorable à toutes les demandes formulées par la CREM touchant entre autres le logement abordable, l'accessibilité accrue aux transports en commun, et la place des jeunes dans les conseils d'administration municipaux. La volonté politique y est, reste à s'assurer que de réelles mesures seront implantées dans les prochains mois.

PLUS D'ARGENT DANS LES POCHES DES ÉTUDIANTS ET DES ÉTUDIANTES

La précarité financière est un enjeu majeur qui touche systématiquement, mais dans une proportion différente, les étudiants et les étudiantes. À ce titre, la FAÉCUM se fait un point d'honneur de contrer la précarité financière de ses membres, notamment en assurant que les montants octroyés par l'Aide financière aux études (AFE) soient adéquats et répondent aux besoins de ses multiples populations. C'est pourquoi la FAÉCUM s'est réjouie des récentes modifications apportées au programme de l'AFE, qui inclut précisément une augmentation des montants prévus pour des bourses. Au final, c'est en moyenne 462 $ de plus qui seront distribués aux étudiants et aux étudiantes bénéficiant de l'AFE, sans compter que les parents-étudiants peuvent désormais s'appuyer sur une augmentation moyenne de 1456 $ par année. De quoi leur permettre de reprendre leur souffle durant leurs études !

Les étudiants et les étudiantes en stage ne sont pas en reste puisque le récent budget du ministre Leitao propose une enveloppe budgétaire de 15 millions $ destinée à la compensation des stages 4 en éducation. Une revendication portée par la CRAIES - la Campagne de revendications et d'actions interuniversitaires pour les étudiantes et les étudiants d'éducation en stage - et appuyée par la FAÉCUM, qui permettra à des milliers de futurs enseignants et de futures enseignantes d'être rémunérés et rémunérées durant le sprint final menant à l'obtention de leur diplôme.

DES SERVICES ÉLARGIS, MÊME À L'EXTÉRIEUR DU CAMPUS

À la suite d'un sondage visant à faire le point sur les habitudes de fréquentation du CEPSUM par la communauté étudiante, et au terme de rondes de négociation avec l'Université de Montréal, l'accès au CEPSUM est désormais élargi à tous les étudiants et toutes les étudiantes, peu importe leur statut d'études. Ainsi, les étudiants et les étudiantes en rédaction et à temps partiel, qui initialement ne pouvaient profiter des installations sportives, y auront désormais droit.

Considérant que la santé psychologique de ses membres est l'un des fers de lance de la FAÉCUM, l'annonce de la bonification des plages horaires de consultation du Centre de santé et de consultation psychologique (CSCP) de l'Université de Montréal a été extrêmement bien reçue. Répondant à un besoin pressant, cette mesure fait suite à l'enquête « Ça va ? » menée par la FAÉCUM en 2016, et dont les conclusions se sont avérées plus qu'alarmantes.

L'année 2017 s'est conclue sur une excellente note en matière de transport en commun puisque le tarif réduit est désormais accessible pour les étudiants et les étudiantes de plus de 25 ans et les parents-étudiants réputés temps plein par l'Université de Montréal. Allez, tout le monde à bord !

POUR EN FINIR AVEC LE HARCÈLEMENT ET LES AGRESSIONS À CARACTÈRE SEXUEL

La question du harcèlement et des violences à caractère sexuel a pris beaucoup d'espace dans le discours public ces derniers mois, et avec raison. C'est pourquoi la FAÉCUM s'est fait un devoir de mettre en place des mesures visant à créer un espace universitaire inclusif et sécuritaire pour tous et toutes.

À ce sujet, la récente campagne de mobilisation de la FAÉCUM a porté fruit puisque le gouvernement libéral a, presque coup sur coup, adopté la Loi visant à prévenir et à combattre les violences à caractère sexuel dans les établissements d'enseignement supérieur (Loi 151), et la Loi modifiant la Charte de l'Université de Montréal (Loi 234). Une fois instaurée, cette dernière mettra fin à l'opacité du processus de traitement des plaintes en cas de harcèlement ou de violences à caractère sexuel, qui jusqu'à maintenant décourageait les victimes de sortir de l'ombre.

PLUS D'ENCADREMENT POUR NOS CYCLES SUPÉRIEURS

Nos membres des cycles supérieurs doivent composer avec certains enjeux qui leur sont spécifiques, notamment en ce qui a trait à leurs rapports avec leurs superviseurs ou superviseures de recherche, ou la question du droit d'auteur et d'auteure. À cet effet, dans la foulée des récents témoignages d'étudiants et d'étudiantes relatant le manque d'encadrement de la part de leur directeur ou de leur directrice de thèse ou mémoire, la FAÉCUM est derrière l'implantation du nouveau plan global d'étude à l'Université de Montréal, qui crée un modèle définissant les modalités de collaboration entre les étudiants, les étudiantes et leurs superviseurs ou superviseures de recherche.

Par ailleurs, les intérêts des membres des cycles supérieurs de la FAÉCUM sont maintenant représentés à l'échelle pancanadienne avec la création du groupe de réflexion ThinkGrad, qui regroupe des associations étudiantes de partout à travers le pays. Les représentants et les représentantes qui y siègent se pencheront ainsi sur les thèmes et enjeux propres aux cycles supérieurs, et émettront des pistes de solution ou des recommandations pour ses associations membres.

Ces gains, bien que non exhaustifs, démontrent à quel point la FAÉCUM, portée par ses membres, a un impact réel sur la communauté étudiante. Mais tout n'est pas gagné : elle devra se retrousser les manches et continuer le travail afin d'assurer que certaines promesses se concrétisent. Soyez toutefois assurés et assurées que vous pourrez toujours compter sur votre Fédération pour être de tous les combats visant à améliorer la condition étudiante.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

PRÉVENIR LES PROBLÈMES

Les relations entre directeurs de thèse et étudiants peuvent s'avérer problématiques et déboucher sur une impasse pour les deux parties. L'UdeM offre des solutions pour éviter ce type de situation.

PAR THOMAS MARTIN

« *Plusieurs étudiants nous consultent chaque année pour des problèmes de ce genre,* assure l'ombudsman de l'UdeM, Monique Laforest. *Mon premier réflexe va être de les diriger vers leurs associations étudiantes ou vers la FAÉCUM.* » Elle ajoute qu'il est aussi possible de gérer ce type de problème avec la direction des départements concernés.

« L'ombudsman est vraiment le dernier recours », avertit Mme Laforest. Elle indique que si un cas de harcèlement se présente, elle va aiguiller l'étudiant vers le Bureau d'intervention en matière de harcèlement.

La plupart des affaires de ce type qu'a eu à gérer l'ombudsman ont été traitées dans le cadre d'une consultation plutôt que d'une enquête. *« En général, avant d'en arriver à une grosse enquête, on fait des interventions informelles*, précise-t-elle. *Il s'agit en quelque sorte de médiation, j'interviens comme agent de liaison. Je m'assure de bien comprendre ce que l'étudiant vit. »* Ces médiations n'incluent pas de rencontre entre le directeur de thèse et l'étudiant, informe-t-elle. *« La plupart du temps, ça se règle avec la faculté sans qu'on ait à intervenir »*, assure Mme Laforest.

> « *L'ombudsman est vraiment le dernier recours.* »
>
> **Monique Laforest**
> Ombudsman de l'UdeM

Du côté de l'UdeM, la vice-rectrice adjointe aux études supérieures, Michèle Brochu, explique que des mesures ont été mises en place. *« On a revu en novembre 2015 l'encadrement aux études supérieures avec un guide de l'étudiant,* informe-t-elle. *Ça explique à l'étudiant quels sont les moments critiques et les difficultés qu'il peut avoir. »*

Établir des bases saines

L'ombudsman explique qu'en premier lieu, elle cherche à savoir si des règles ont été établies entre les deux parties dans le cadre d'un plan d'étude. Ces ententes peuvent concerner, par exemple, le nombre de rencontres ou le financement. *«* [Les étudiants] *ne doivent surtout pas hésiter à faire des rappels à leur directeur lorsque la situation ne leur convient pas »,* insiste-t-elle. Il faut également prendre en compte l'aspect humain et essayer d'avoir les témoignages des deux parties, explique-t-elle.

Mme Brochu tient le même discours concernant les bases à établir dès le départ. *« Dans le plan global d'étude, il y a une partie sur les cours que doit suivre l'étudiant*, indique-t-elle. *Et il y a une entente de collaboration, qui n'est pas un contrat. »* Cette entente invite les deux parties à discuter de la propriété intellectuelle et à déterminer les heures de présence sur le lieu de travail, ajoute la vice-rectrice. *« On voit certains cas où il y a eu une mauvaise compréhension,* raconte-t-elle. *Une discussion entre les deux peut permettre d'éviter cela. »*

Photo : Benjamin Parinaud

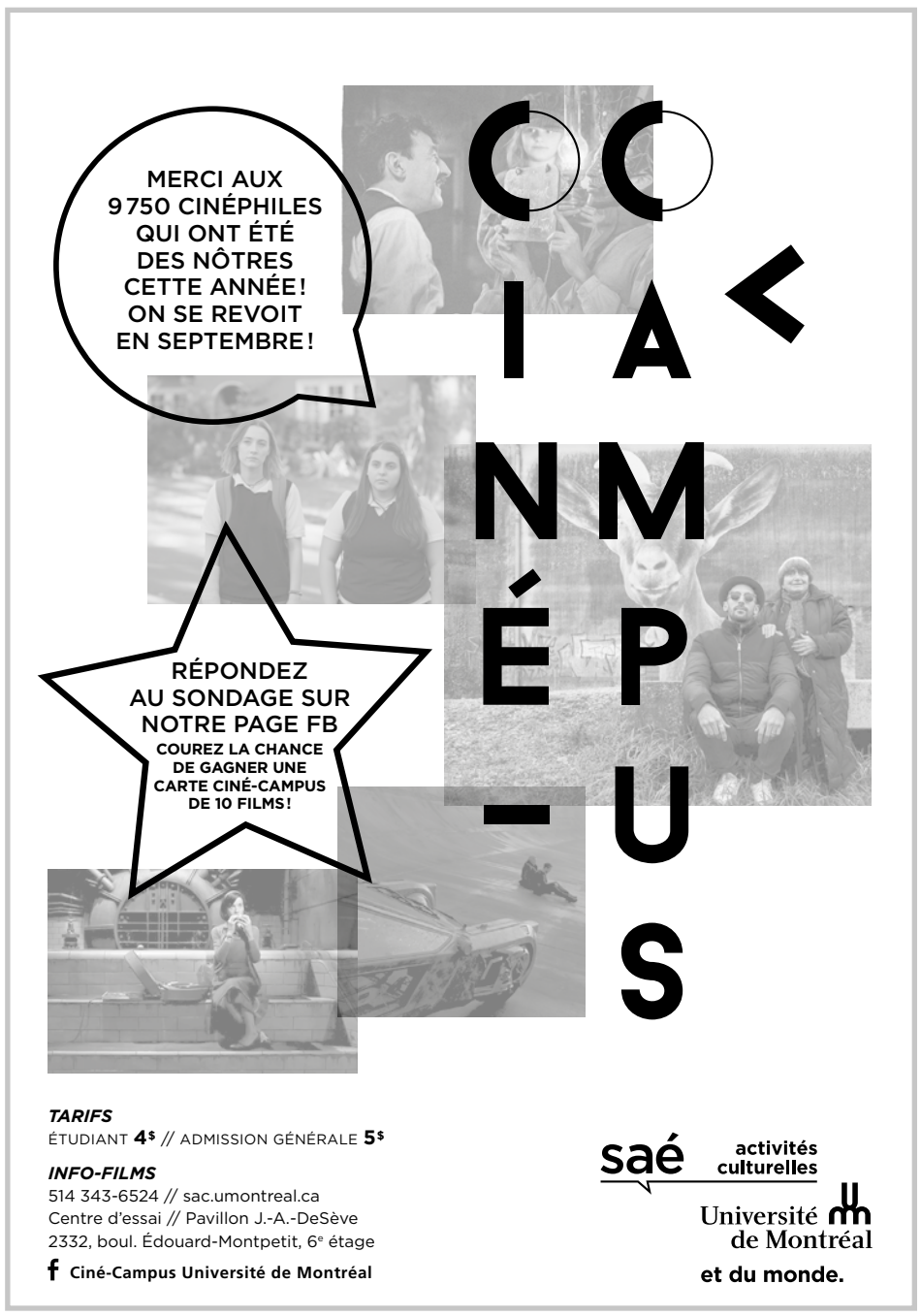
Dans un sondage effectué à l'automne 2017 à l'Université Laval, plus de 170 étudiants ont indiqué ne recevoir de rétroaction de leur directeur qu'une à deux fois par année.

D'autres possibilités

La vice-rectrice évoque comme autre solution les comités de parrainage. *« C'est une pratique qui est recommandée, mais qui n'est pas obligatoire*, précise-t-elle. *Le directeur va discuter avec un ou deux autres professeurs qui sont les parrains. Les rencontres ont lieu une à deux fois par année, à la demande de l'étudiant. »* Le rôle du comité est de veiller à la progression et au bon cheminement de l'étudiant. Si ce dernier estime que certains membres du comité font preuve de partialité pour le professeur, Mme Brochu conseille d'aller voir le directeur du département pour l'en informer.

« En cas de conflit qui deviendrait difficile à résoudre, il y a des articles dans le règlement pédagogique de la Faculté des études supérieures et postdoctorales, pointe Mme Brochu. *Les articles 84 et 85 pour la maîtrise peuvent servir au cas où l'étudiant décide de changer de directeur, et inversement. »* Concernant le doctorat, il s'agit des articles 129 et 130.

Pour l'année 2016-2017, Mme Laforest indique qu'une vingtaine de dossiers de ce type ont été portés à son attention. Elle prévient les étudiants de ne pas attendre trop longtemps pour signaler ce type de problème, puisque le changement de direction en fin de parcours est difficile.



DES TÉMOINS DE L'ÉVOLUTION

Trois membres de l'Université ayant plus de 40 années d'ancienneté parlent de leur vécu à l'UdeM d'hier à aujourd'hui.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

Photo : Courtoisie Division de la gestion de documents et des archives de l'UdeM

MONIQUE **VASSEUR**

Responsable de la plateforme de microscopie photonique au Département de biochimie et médecine moléculaire
40 ans d'ancienneté

Mme Vasseur a passé 23 ans au Département de pathologie et biologie cellulaire, avant de passer à celui de biochimie, où elle travaille depuis 17 ans. *« Quand j'ai commencé, il n'y avait pas d'Internet, ni même d'ordinateur*, s'exclame-t-elle. *Tout le monde travaillait avec des machines à écrire. »*

Technologie

Le virage technologique a d'ailleurs nécessité un certain ajustement, selon ses dires. *« Avant, les gens n'avaient pas vraiment la formation complète pour comprendre exactement ce que les machines faisaient*, explique-t-elle. *Quand on expliquait, c'était "tu tournes tel bouton et ça devrait faire à peu près telle chose", il n'y avait pas de formation aussi poussée qu'aujourd'hui. »* Pour elle, l'accès aux différentes plateformes technologiques s'est depuis démocratisé alors que celles-ci ne sont plus l'apanage de quelques personnes expertes.

Recherche

Malgré les avancées, elle remarque toutefois un certain recul de la langue française, qui relève principalement d'un manque d'effort. *« Si on ne parle pas anglais, c'est comme si on se coupe du monde scientifique*, développe-t-elle. *Auparavant, on s'efforçait davantage pour trouver des livres et des revues en français. »*

Elle remarque que les femmes ont un rôle beaucoup plus important à l'Université aujourd'hui, alors qu'il n'y avait que très peu de femmes professeures ou chercheuses lors de son arrivée. Une situation qui a bien changé depuis.

PAVEL **WINTERNITZ**

Professeur au Département de mathématiques et de statistiques
45 ans d'ancienneté

M. Winternitz a quitté ce qui était alors la Tchécoslovaquie (maintenant la République tchèque) en 1968. Après quelques escales, il est arrivé au Canada, et à l'UdeM, en 1972. *« Je suis venu travailler au Centre de recherches mathématiques* [CRM]*, qui a été ouvert en 1968, comme membre associé,* confie-t-il. *Je suis devenu professeur titulaire au Département de mathématiques plus tard, au début des années 1980. »*

Technologie

Les outils technologiques ont changé. Les ordinateurs sont passés d'un simple outil de calcul à un moyen de communication essentiel, une façon de rejoindre plus facilement les étudiants, à ses yeux.

Recherche

Au fil des années, il a pu voir le changement de vocation de l'Université. *« Dans les années 1970, il y avait beaucoup de professeurs au CRM qui ne faisaient que de l'enseignement,* révèle-t-il. *C'est un aspect qui a beaucoup changé alors que la recherche est aujourd'hui priorisée. »* Dans un même ordre d'idées, il explique que les classes contiennent beaucoup plus d'étudiants, ce qui change le rapport entre ceux-ci et leur enseignant en le rendant plus impersonnel.

Il constate également que les études mènent plus difficilement à un emploi. *« Quand j'étais jeune, c'était une évidence que tous les étudiants avec un doctorat allaient trouver un poste dans leur domaine d'études,* affirme-t-il. *Maintenant, c'est devenu beaucoup plus difficile pour les jeunes de commencer leur carrière. »*

Il rappelle que c'est grâce à l'abolition de la retraite obligatoire par le gouvernement fédéral en 2011 qu'il peut encore continuer son travail. *« Pour moi c'est bien, mais objectivement, ça signifie aussi qu'il y a moins de postes pour des jeunes, ce qui est dommage »*, conclut-il.

STÉPHANE **MOLOTCHNIKOFF**

Professeur au Département de sciences biologiques
45 ans d'ancienneté

« Mes parents sont venus ici du Maroc en tant que réfugiés en 1965, confie M. Molotchnikoff. *Ils ont choisi le Québec en raison de la langue française. Par la suite, je suis entré à l'Université la même année comme étudiant en sciences biologiques, avant de faire un doctorat en 1970 à l'Université de New York. »* C'est en 1973 qu'il a postulé pour devenir professeur à l'UdeM, alors qu'un poste en physiologie s'était ouvert. *« De nos jours, il faut faire un postdoc avant de pouvoir prétendre à un poste de professeur,* admet-il. *À l'époque, ce n'était pas nécessaire. L'Université engageait aussi parce qu'on manquait de profs. »*

Technologie

Pour lui, le plus grand changement constaté depuis ces années est l'arrivée d'Internet, une révolution qu'il compare à la création de l'imprimerie par Gutenberg. *« Ça crée une dynamique complètement nouvelle,* explique-t-il. *Ça demande une nouvelle approche des professeurs à leurs cours et à leur rapport aux étudiants. »* Il estime que ni les professeurs ni l'Université ne se sont encore complètement adaptés à ce changement et qu'il serait juste de bien en définir les règles, afin d'en contrôler l'utilisation en classe.

Recherche

« La recherche a aussi beaucoup changé, mais je ne sais pas si c'est un bien ou un mal », avoue-t-il. Il donne en exemple le fait que des comités de déontologie encadrent maintenant les chercheurs de manière très stricte. Certains types d'expérimentation autrefois possibles ne seraient ainsi plus acceptables aujourd'hui étant donné que les chercheurs sont soumis à des normes plus sévères. *« On met le doigt dans la censure de la recherche*, s'alarme-t-il. *On devient un peu l'otage d'une certaine idéologie. »*

Ces changements ne sont pas nécessairement négatifs, puisqu'une plus grande reconnaissance de la propriété intellectuelle est également présente. *« À l'époque, je faisais de nombreuses photocopies que j'envoyais à mes étudiants*, donne-t-il en exemple. *Maintenant les droits d'auteurs sont plus sévères, ce qui est légitime, ce qui fait qu'on ne peut plus distribuer aux étudiants des copies de livres. »*

JE ME SOUVIENS DE L'UdeM

Cinq étages de la grande tour de l'UdeM sont occupés par une partie des archives de l'établissement. D'autres documents d'époque se trouvent dans un pavillon situé au 520, chemin de la Côte-Sainte-Catherine ainsi que dans un espace de conservation au centre-ville. Les secrets de l'Université y sont cachés pour la postérité.

PAR PASCALE LANGLOIS

Il faut prendre deux ascenseurs, dont le deuxième est activé par une clé spécifique ; aviser la sécurité, mesure qui s'applique même aux employés ; et ouvrir de grandes grilles coulissantes pour accéder à la partie des archives de l'UdeM située dans la grande tour emblématique. *« Plusieurs personnes pensent que c'est le bureau du recteur qui se trouve ici, mais non »,* raconte en souriant l'archiviste Michel Champagne.

Dans les boîtes, les tubes et les tiroirs se dessinent 130 années d'histoire de l'Université, de ses professeurs, de ses étudiants et de ses personnages marquants. Ainsi, les archives du cuisinier Valère Lavallée, dont la cafétéria du 3200, rue Jean-Brillant portait le nom jusqu'à cet automne, côtoient celles du frère Marie-Victorin.

Gardiens de la mémoire

Le travail des archivistes est régi par des règles de conservation, afin d'assurer une certaine continuité et objectivité. *« On jette plus qu'on ne garde*, affirme M. Champagne. *Pour savoir ce qui mérite d'être conservé, on doit évaluer le rôle de la personne qui a produit les documents, leur utilité aujourd'hui et dans le futur. »* Il donne en exemple les syllabus qui sont des documents pouvant témoigner de l'évolution des cours, ainsi que de la faculté où ils sont enseignés.

« Même s'ils veulent être objectifs, les archivistes doivent faire des choix, ils doivent porter un jugement sur la valeur des choses », explique le professeur de l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information Yvon Lemay. Chaque fonds d'archives a une mission qui lui est propre, ce qui guide également les prises de décision.

« *L'objectif est d'avoir des documents qui vont être utiles et qui vont être utilisés dans le futur*, précise M. Champagne. *Pour l'être, il faut qu'ils soient utilisables*. » Ainsi, la quantité n'est pas garante de la qualité. *« Nous ne sommes pas les archives du monde entier »,* conclut-il.

Archives émotives

Malgré cette objectivité apparente, les archivistes ressentent différentes émotions en lien avec l'objet de leur travail. M. Lemay en a fait son expertise dans son domaine de recherche. Il explique que le contenu même de l'archive peut provoquer une émotion, mais que la situation de la personne la consultant joue aussi un rôle. *« Les archivistes et les chercheurs ont eu une expérience émotive avec des documents numériques du fait qu'ils sont facilement accessibles* [auparavant, les chercheurs devaient se déplacer], précise-t-il. *La numérisation offre tout à coup plein d'autres façons de présenter l'archive ! Le dispositif et le contexte jouent un rôle important. »*

Photo : Benjamin Parinoud

En 2016, pour souligner les 25 ans de service de son archiviste, la Division de la gestion de documents et des archives a créé le Fonds Michel Champagne – DGDA pour la formation en archivistique.

Il donne en exemple l'exposition *Cité Mémoire* dans le Vieux-Port qui présente de nombreux personnages historiques ayant marqué l'évolution de Montréal. Être en présence des dessins originaux de Marie-Victorin provoque ainsi une gamme d'émotions différentes lorsque le personnage nous fait la lecture de ses écrits sous une projection géante.

M. Champagne a, quant à lui, développé un attachement particulier pour des archives liées au biologiste Georges Préfontaine. *« C'est l'un des premiers fonds d'archives que j'ai traités ici à l'Université,* raconte-t-il. *Ses journaux ont une valeur littéraire autant que scientifique. Ce sont des archives très riches. »*

Le futur des archives

Si la numérisation des documents permet de les rendre plus accessibles, le numérique pose également un problème de conservation. *« On produit des outils technologiques pour qu'ils soient utilisés aujourd'hui*, affirme M. Champagne. *Dans quelle mesure serons-nous capables de conserver les supports à long terme ? »* Les disquettes et les CD-ROM sont des exemples de formats récents qui sont aujourd'hui désuets. Pour tenter de contrer cet effet, un format de PDF spécifique aux archives a été créé.

Un problème de quantité de documents se profile également à l'horizon. *« On a reçu le fonds d'archives d'un professeur qui avait même conservé les messages d'erreur qu'il avait reçus »,* s'exclame-t-il. Une grande quantité de documents demande plus de temps pour les classer et s'assurer de conserver ce qui est important. Des investissements seront sans doute à prévoir pour assurer la pérennité de ces nouveaux formats de documents.

LES **ARCHIVES** EN CHIFFRES

1966	Année de création de la Division de la gestion de documents et des archives (DGDA)
12	Nombre d'employés
401	Nombre de personnes ayant visité la salle de consultation en 2016-2017.
38 400	Nombre de boîtes de documents d'archives
500	Nombre approximatif de feuilles dans chaque boîte
19,2 M	Estimation du nombre total de feuilles contenues dans les boîtes
1602	Année du plus vieux document d'archives à l'UdeM Il s'agit d'un plaidoyer de maître Antoine D'Aillebout, intimé, à l'encontre de maître Jean D'Aillebout et consorts.

ACQUISITION D'ARCHIVES

Les professeurs de l'UdeM sont propriétaires du travail qu'ils accomplissent. Leurs archives demeurent donc privées jusqu'à ce qu'ils les lèguent à l'Université. *« Nous devons nous demander qui est la personne qui nous offre des archives et ce qu'elle a accompli pour décider de ce que nous devons garder »,* explique l'archiviste Michel Champagne.

La Division de la gestion de documents et des archives fait également l'acquisition de fonds d'archives privés qui ne sont pas en lien direct avec l'Université. C'est le cas, entre autres, de la plus importante collection d'archives historiques du Canada, la collection Baby, léguée par le juge Louis-François-Georges Baby à sa mort en 1906.

M. Champagne explique que les différents établissement de conservation d'archives de l'Île de Montréal se sont partagé des missions et des thèmes dans les années 1980. Ainsi, celles de l'UdeM se concentrent principalement sur la musique, les sciences de l'éducation et les sciences naturelles.

L'UdeM : D'HIER À AUJOURD'HUI

Les archives donnent un aperçu unique du passé de l'UdeM. Retour en images sur quelques moments marquants.

TEXTE PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

Photo : Courtoisie HEC Montréal

L'École des hautes études commerciales (HEC) de Montréal est fondée en 1907. Elle restera à l'angle des rues Viger et Saint-Hubert jusqu'en 1970, à l'ouverture de l'édifice Decelles. Le bâtiment est maintenant occupé par les Archives nationales du Québec. (Photo non datée)

Photo : Courtoisie Division de la gestion de documents et des archives de l'UdeM

En 1878, l'Université Laval ouvre un pavillon à Montréal. L'Université sera ensuite située sur la rue Saint-Denis de 1895 à 1943. En 1919, elle devient autonome et prend le nom d'Université de Montréal. Le bâtiment abrite maintenant le pavillon Hubert-Aquin de l'UQÀM. (Photo non datée)

Photo : Courtoisie Division de la gestion de documents et des archives de l'UdeM

En 1965, Roger Gaudry devient le premier recteur laïque de l'UdeM. En 2003, le Pavillon Principal de l'UdeM est nommé en son honneur. (Photo prise entre 1965 et 1975)

Photo : Courtoisie Division de la gestion de documents et des archives de l'UdeM

En 1971, la Commission des Services aux étudiants propose que le budget du sport universitaire soit réduit, ce qui mènera à la fin du programme des Carabins. L'équipe de football a revu le jour 30 ans plus tard, en 2001. (Photo prise entre 1959 et 1966)

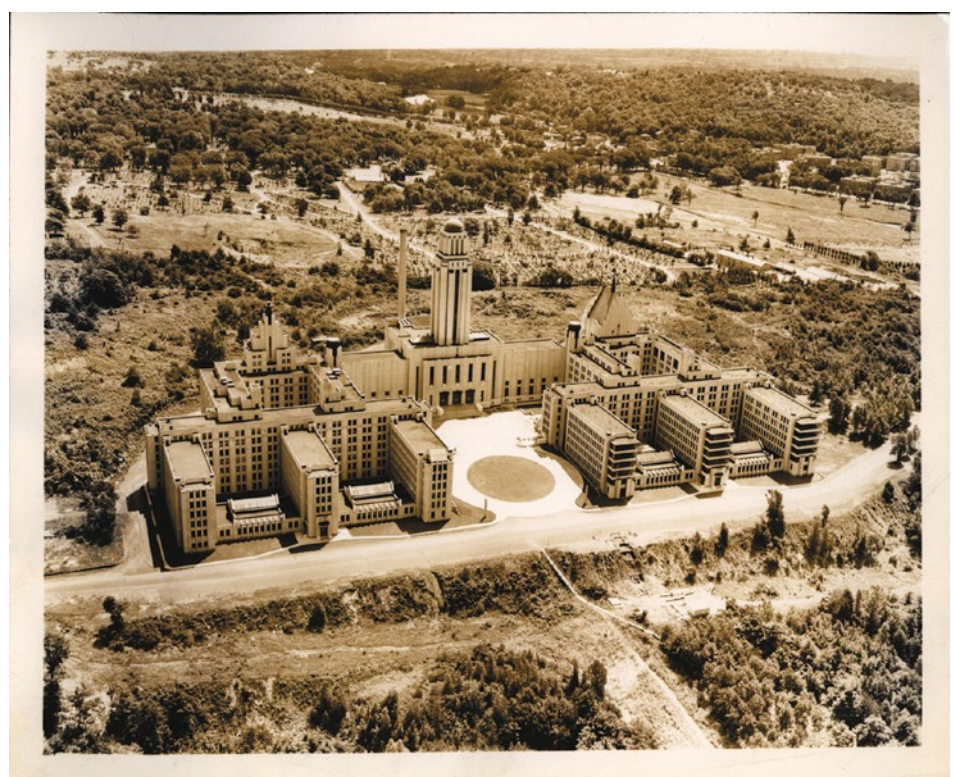


Photo : Courtoisie Division de la gestion de documents et des archives de l'UdeM

En raison des difficultés financières de l'Université, les travaux de construction se sont échelonnés sur une quinzaine d'années. Le pavillon a été inauguré en 1943. (Photo prise en 1948)

RENOUVELER UNE ŒUVRE

La volonté de remettre au goût du jour des œuvres anciennes est visible dans plusieurs domaines artistiques. Les réalisateurs et metteurs en scène doivent trouver un équilibre entre hommage et création.

PAR NAYLA RIDA

Le professeur au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM André Habib précise d'entrée de jeu que la volonté de créer de l'art nouveau et original daterait, au plus tôt, du XVIIIe siècle. *« Avant, l'art consistait à copier*, déclare-t-il. *Déjà dans l'Antiquité, plusieurs versions de la tragédie grecque de Sophocle* Œdipe roi *existaient au théâtre »*. Ce constat s'applique aussi aux débuts du cinéma. Il donne en exemple *L'Arrivée du train en gare de La Ciotat* des frères Lumières sorti en 1895, un film de 50 secondes repris une quinzaine de fois.

La forme et le fond

Selon le professeur, les *remakes* au cinéma toucheraient plus la forme que le fond. Il s'agit souvent de tirer profit des moyens technologiques qui sont aujourd'hui à notre disposition. Il cite l'exemple de *Psychose* de Gus Van Sant, une version nouvelle de l'œuvre d'Alfred Hitchcock dans laquelle seuls les outils numériques et le son multipiste ont modifié l'œuvre. *« C'est un film qui reprend plan par plan l'original*, explique-t-il. *Les mêmes angles ont été préservés et les mêmes échelles. C'est un cas de fidélité absolue. »*

Dans d'autres cas, les réalisateurs ont pris la décision de modifier le contenu d'une œuvre. *« Certains dialogues des années 1950 ne passeraient plus aujourd'hui en raison de leur misogynie*, affirme M. Habib. *Il en va de même pour le racisme du début du XXe siècle où l'on peignait le visage d'acteurs blancs en noir. »*

Photo : Benjamin Parinaud

« À l'époque de Shakespeare, les comédiens qui jouaient dans des drames historiques portaient des costumes contemporains. Si on applique cette logique, jouer aujourd'hui Shakespeare en veston et cravate n'aurait rien de révoltant. »
– Vincent Côté
Metteur en scène, comédien et professeur à l'École nationale de théâtre du Canada

La professeure au Département de musique Marie-Hélène Benoît-Otis assure que si le contexte politique d'une œuvre est très précis, le spectateur aura du mal à s'y identifier et l'œuvre relèvera alors davantage de la culture historique. Elle prend en exemple l'opérette-revue *Le Verfügbar aux Enfers* de Germaine Tillion. Créée à partir de chansons des années 1930 pour aborder la réalité des camps de concentration, l'opérette a modifié son répertoire de chansons. *« Comme les chansons originales sont tombées dans l'oubli, le public contemporain ne comprendrait pas les références humoristiques »*, souligne-t-elle.

Le metteur en scène, comédien et professeur à l'École nationale de théâtre du Canada Vincent Côté apporte toutefois quelques nuances. Il affirme qu'il y a un danger à vouloir renouveler le contenu d'une œuvre. *« Un* remake *peut inverser le sens d'une pièce,* décrète-t-il. *Elle peut devenir prétexte à autre chose, ce qui n'est pas souhaitable, car le métier de metteur en scène consiste au contraire à transmettre le mieux possible l'essence de l'œuvre. »* Il donne en exemple la pièce *Tartuffe* de Molière, mise en scène par l'Allemand Michael Thalheimer. Les valeurs bourgeoises de la famille dans laquelle s'infiltre Tartuffe sont tellement ridiculisées, selon lui, que Tartuffe a l'air d'un sauveur plutôt que d'un imposteur.

M. Habib constate que les œuvres les plus renouvelées sont celles qui gardent une pertinence intemporelle, qu'il s'agisse de fables, de mythologies ou de thèmes universels.

50e ANNIVERSAIRE

RETOUR EN ARRIÈRE

Au moins sept départements et facultés ont fêté leur 50e anniversaire de création depuis 2015. La dernière en lice est la Faculté de l'aménagement, qui le célèbre cette année. *Quartier Libre* a rencontré la professeure au Département d'histoire de l'UdeM Denyse Baillargeon afin d'analyser le contexte des années 1960.

PROPOS RECUEILLIS PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

***Quartier Libre* : Quel est le contexte social de la fin des années 1960 qui peut expliquer ces nombreux anniversaires ?**

Denyse Baillargeon : Ça dépend des départements, mais c'est clair que dans les années 1960, il y a toute une nouvelle génération d'étudiants qui sont arrivés à l'Université : les fameux baby-boomers. Il y a eu la création de l'UQAM, mais à l'UdeM, ça va aussi générer une multiplication des départements. Ces jeunes-là arrivent à l'université où ils veulent souvent aller dans des disciplines et des secteurs qui n'existaient pas auparavant.

On est aussi dans une société en changement, où la question de l'éducation est sur le devant de la scène. C'est une période de contestation sociale où il y a beaucoup de questionnements. Toutes les sciences sociales deviennent des domaines qui sont recherchés par les jeunes. On veut se doter des outils intellectuels, théoriques et conceptuels qui vont permettre d'articuler une critique de la société.

***Q.L.* : Donc, c'est une époque de contestation ?**

D.B. : Oui, il y a la contestation qui vient des jeunes, mais il y a aussi une remise en question des structures. C'est la Révolution tranquille. C'est l'époque où on veut moderniser le Québec. Donc, on se penche sur toutes les anciennes structures, qui sont remises en questions, pas seulement par de jeunes révolutionnaires, mais aussi par des bureaucrates.

Par exemple, ce ne sont pas les jeunes qui décident qu'ils veulent une Faculté des sciences de l'éducation. C'est plutôt le gouvernement qui s'interroge sur comment former les jeunes. Cette question est d'ailleurs sur toutes les lèvres à l'époque. Les demandes peuvent venir de plusieurs acteurs sociaux. Ça vient de toutes les directions. Ça crée un contexte favorable à beaucoup de changements et de création.

***Q.L.* : Jusqu'à quel point l'arrivée de Roger Gaudry a-t-elle pu amener un vent de changement ?**

D.B. : C'est le premier recteur laïque. Mais, en même temps, la laïcisation de l'UdeM n'a pas été une bataille. L'archevêque de Montréal de l'époque ne l'a pas contestée. Je crois que l'Église était aussi rendue à réaliser qu'elle n'avait pas à avoir la main haute sur toute l'Université.

Donc, oui, c'est sûr que Roger Gaudry est un laïque et ça fait qu'il y a un autre regard sur la formation universitaire. Mais, ça va également dans l'autre sens. Je crois que Gaudry est aussi le produit de son époque, dans le sens qu'il est aussi sensible à tout ce mouvement qui se passe pendant la Révolution tranquille, où on veut changer les choses et où la société québécoise tend à se moderniser. C'est sûr que Gaudry a contribué à sa manière, mais il n'a pas été le seul. On ne peut pas lui imputer l'ensemble des changements. Il y a tout un contexte favorable.

***Q.L.* : Comment peut-on utiliser ce savoir pour comprendre l'Université d'aujourd'hui ?**

D.B. : Ce que nous montrent les changements d'il y a 50 ans est que tout changement s'inscrit dans un contexte. L'Université de 2018 n'est pas la même que celle de 1968, simplement parce que la société a extrêmement changé. Elle s'est bureaucratisée et commercialisée, la recherche est devenue l'élément le plus important de sa mission. On est dans une société néolibérale, ce qui change la donne. L'Université cherche toujours à être de son temps, ce qui est une constante.

IDÉALISER LE PASSÉ

Autrefois associée à la mélancolie, la nostalgie est aujourd'hui considérée comme un sentiment distinct. La professeure au Département des littératures de langue française à l'UdeM Andrea Oberhuber explique les différents éléments qui l'entourent.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉMILIE BEAUDOIN-PAUL

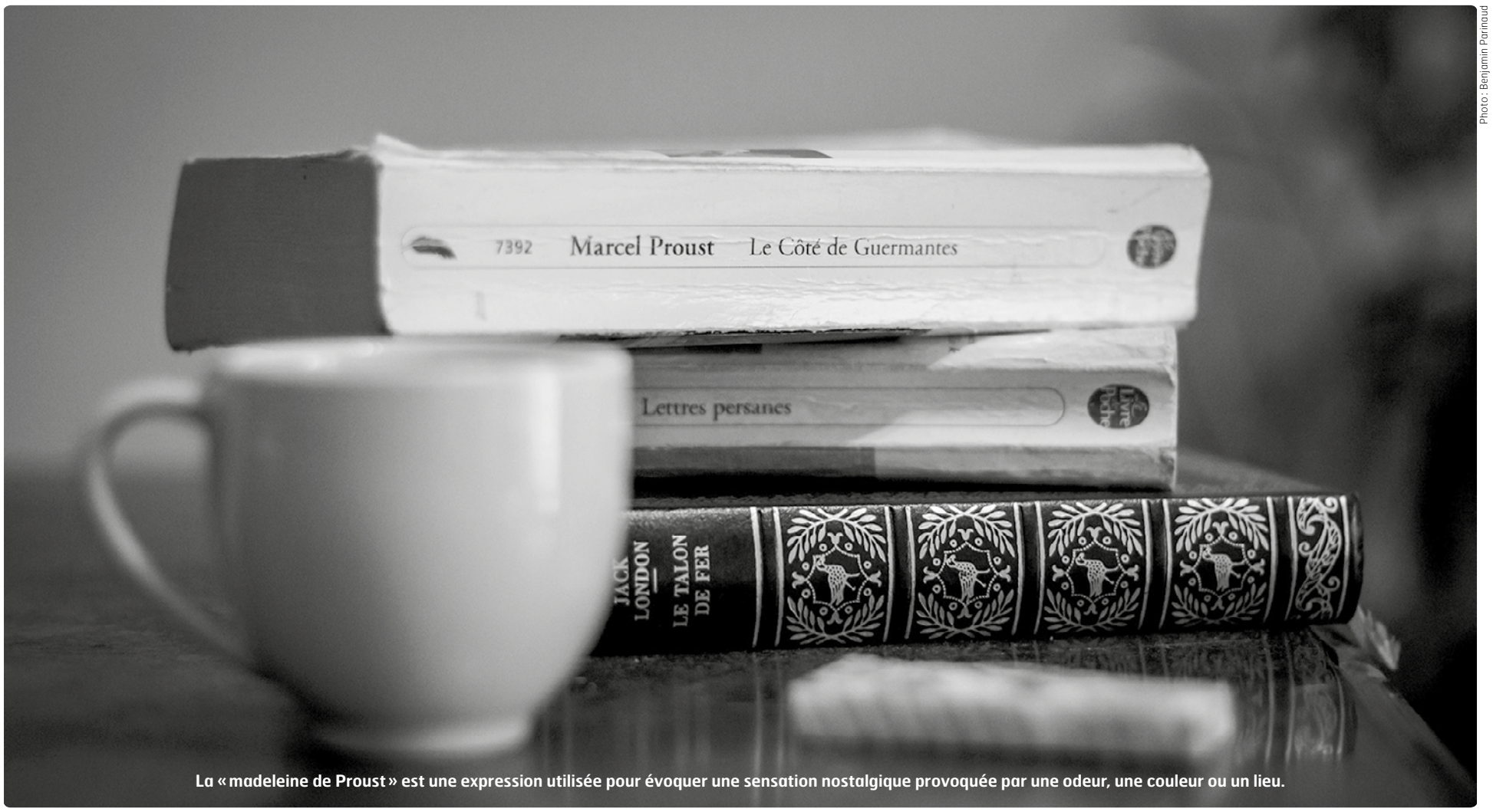


Photo : Benjamin Parinaud

La « madeleine de Proust » est une expression utilisée pour évoquer une sensation nostalgique provoquée par une odeur, une couleur ou un lieu.

***Quartier Libre* : Comment définir la nostalgie ?**

Andrea Oberhuber : Je dirais que la nostalgie est un sentiment de perte par rapport au parcours d'un individu, ou historiquement parlant, relié à un âge d'or. Cela représente une période idéale, par exemple l'enfance, ou une époque ancienne. Le sentiment de perte se lie au mal du pays, ce qu'on appelle en allemand le *Heimweh*. Cela se ressent quand on a dû quitter son pays d'origine et qu'on commence à fantasmer sur lui. On voudrait y retourner, parce qu'on idéalise ce qu'on a vécu dans ce pays.

***Q. L.* : Y a-t-il un lien entre la nostalgie et le romantisme ?**

A. O. : Le lien est très fort et relève d'une certaine construction *a posteriori*, mais il y a dès le début du XIXe siècle, un sentiment de mal du pays. Il est très popularisé par les romans de Chateaubriand, qui est un des grands auteurs romantiques français. Son roman, *René*, raconte l'histoire d'un frère et d'une sœur qui sont épris l'un de l'autre et c'est évidemment un amour impossible. Dans ce roman-là, il est beaucoup question de nostalgie. C'est l'état d'âme par excellence du protagoniste qui s'explique par l'exil.

***Q. L.* : Peut-elle se déclencher par l'écoute de musique ou la lecture d'un livre ?**

A. O. : Je ne pense pas que la nostalgie puisse être déclenchée par l'une de ces choses. Le sentiment doit déjà être présent à la base. Ensuite, par un art ou par une stimulation extérieure, le sentiment peut être amplifié.

***Q. L.* : La nostalgie peut-elle rendre une personne heureuse ?**

A. O. : Quand on associe tellement de sentiments positifs à l'âge d'or ou simplement un âge où l'on était heureux, le fait d'y penser ou d'être rappelé à ces sentiments agréables peut nous rendre heureux. Par contre, l'effet de contraste fait souvent en sorte qu'il y a une chute après.

***Q. L.* : Associe-t-on souvent la nostalgie aux regrets de ne pas pouvoir revenir à une époque idéalisée ?**

A. O. : Tout à fait. D'ailleurs, il y a un recueil de poésie, *Les regrets*, écrit par Joachim du Bellay, un poète de la Renaissance. Il est en exil à Rome où il suit son oncle diplomate et il écrit à propos de sa mère patrie, la France. Tout le recueil est empreint de ce sentiment de regret, de ne pas être dans le pays qui lui est si cher.

LA MUSIQUE ÉMERGENTE N'AURA JAMAIS ÉTÉ AUSSI ACCESSIBLE

MAINTENANT DISPONIBLE

Disponible sur App Store

DISPONIBLE SUR Google play

LA RUÉE VERS L'OUEST

Des étudiants font le choix de quitter le Québec pour des emplois saisonniers à la fin de la session universitaire hivernale. Migrant vers l'Ouest, ils recherchent le dépaysement, sans oublier les avantages financiers.

PAR THOMAS MARTIN

Photos : Courtoisie Zacharie Routhier

Coppélia LaRoche-Francoeur passe de deux à trois mois par année en Colombie-Britannique depuis 2014.

Les étudiants ont le choix entre de nombreux emplois lorsqu'ils décident d'aller dans l'Ouest. Les plus populaires sont la plantation de semis (*tree planting*) et la récolte de fruits (*fruit picking*). *« Ça va être ma quatrième année consécutive,* indique l'étudiante à la mineure en musique numérique à l'UdeM Coppélia LaRoche-Francoeur. *Au début, c'était mes amis qui le faisaient et c'est pour cette raison que je me suis dirigée vers le* planting. *»* Elle avoue avoir eu la chance d'obtenir une promotion dès sa première année, ce qui lui a donné envie de continuer les années suivantes.

L'étudiante précise que c'est principalement la période pendant laquelle se déroule cette activité qui l'a poussée à le faire. *« Ce sont les deux mois pendant lesquels je ne suis pas à l'université*, explique-t-elle. *Ça me permet de faire un maximum d'argent en peu de temps. »* Entraîneuse d'une équipe de basketball durant l'année, Coppélia peut conserver ce poste à faible rémunération grâce à l'argent gagné lors de la plantation d'arbres.

« Le planting *permet de sortir du rythme de la vie urbaine*, avance Coppélia. *Ça me sort du stress des études également. L'ambiance y est vraiment bonne et on est à l'extérieur tout l'été. »* Bien que le travail ne soit pas de tout repos, la rémunération est assez élevée pour compenser la pénibilité des tâches quotidiennes.

Une expérience plus contrastée

Pour l'étudiante à la maîtrise en philosophie à l'UdeM Laurence Dufour-Villeneuve, l'aventure a été moins concluante. *« Pour être honnête, je n'ai pas vraiment apprécié*, avoue-t-elle. *C'était beaucoup d'efforts et d'argent pour arriver là-bas et ça a pris du temps pour rattraper ces dépenses, parce qu'au début, tu n'es pas très efficace. »*

Laurence admet néanmoins que ce fut une belle aventure d'un point de vue humain. *« Tu es toujours avec les mêmes personnes et c'est cool en termes de complicité »,* pointe-t-elle. L'étudiante en philosophie a fait partie d'un groupe d'une douzaine de personnes dont elle connaissait la majorité des membres. C'est une des raisons pour laquelle elle s'est s'engagée pour deux mois.

Coppélia concède qu'il n'y a pas que des aspects positifs à ce type d'emploi saisonnier. *« Ça peut être un sacrifice considérant qu'on est loin de tout et qu'on peut difficilement en sortir*, donne-t-elle comme exemple. *On peut quitter l'emploi, mais on est pris dans un rythme de vie assez effréné. »* Elle souligne également l'aspect physique du labeur. *« Je me suis blessée deux fois et je sais que certains ont des problèmes de dos »*, révèle-t-elle. Parmi les principaux problèmes physiques, l'étudiante évoque les tendinites causées par les mouvements répétitifs liés à la plantation de 2 000 à 3 000 arbres en moyenne par jour.

La couleur de l'argent

« Sur le plan financier, c'est à peu près ce à quoi je m'attendais, assure Laurence. *Ça a été difficile au début et mieux vers la fin. »* Elle ajoute qu'elle aurait certainement fait moins d'argent en ayant un emploi saisonnier au salaire minimum au Québec. *« J'ai gagné environ 6 500 $ pendant ces deux mois »*, dévoile l'étudiante.

Coppélia, qui possède plus d'expérience, peut espérer faire plus d'argent et augmenter son rendement chaque année. *« Pour une première année, tu peux faire de 8 000 $ à 10 000 $,* détaille-t-elle. *Ta deuxième année 12 000 $ à 13 000 $, et si tu obtiens un meilleur poste environ 16 000 $. »*

Cette dernière estime que la popularité de ce type d'emploi a plutôt tendance à régresser comparativement aux décennies antérieures. *« Tu gagnes de moins en moins comparativement au coût de la vie*, assure-t-elle. *Dans les années 1990 ou au début des années 2000, les gens gagnaient environ 13 à 14 cents de l'arbre et, aujourd'hui, ça n'a pas augmenté. »* Coppélia va y retourner une nouvelle fois cette année et dirigera une équipe. Elle ne sait pas encore combien d'années cela durera, mais elle assure que cela passera après ses études et sa vie professionnelle.

LES LUTTES DE DEMAIN

À quelques jours de la fin de la session d'hiver, *Quartier Libre* trace un portrait des luttes et défis du mouvement étudiant pour l'année à venir.

PAR ZACHARIE ROUTHIER

L'Union étudiante du Québec (UEQ), dont la FAÉCUM est membre, a établi le 6 avril dernier ses grandes orientations politiques pour l'année prochaine. Le développement d'un discours sur la compensation des stages obligatoires en fait partie. En enseignement, l'annonce de l'ajout de 15 millions de dollars pour les stagiaires en éducation dans le dernier budget provincial est un pas dans la bonne direction, selon le président de l'association, Simon Telles. *« On a atteint une première étape importante, qui est de s'assurer que les fonds soient dans le budget, mais le travail n'est pas terminé,* tempère-t-il. *Tant que les étudiants n'auront pas la bourse* [revendiquée de 576 $ par semaine] *entre les mains, on ne pourra pas crier victoire.* »

Pour Simon, c'est la principale bonne nouvelle du budget, puisque le réinvestissement d'environ 100 millions de dollars dans le réseau universitaire est nettement inférieur aux coupes subies depuis 2012. *« Ça ne prend pas un doctorat en mathématiques pour voir que ça ne fonctionne pas »*, illustre-t-il. Au programme pour l'an prochain, on retrouve également la poursuite de la lutte contre les violences sexuelles et la reconnaissance du droit de grève.

La personne membre de l'équipe nationale de l'ASSÉ Dorian Desjardins-Leclerc assure qu'un regain de mobilisation se fait sentir à l'ASSÉ.

Photo : Benjamin Parinaud

> *« L'université est complice de l'exploitation des étudiants en mettant des programmes de stage obligatoires* [non rémunérés]*. »*
>
> **Rami Yahia**
> Secrétaire général de l'AVEQ

Pour sa part, l'Association pour la voix étudiante au Québec (AVEQ) est heureuse des gains des étudiants en éducation, mais insiste sur le fait qu'elle se bat pour la rémunération de tous les stages. « *C'est de l'exploitation de ressources humaines, que ce soit de la part de compagnies privées ou de la part du gouvernement*, pointe le secrétaire général de l'AVEQ, Rami Yahia. *L'université est complice de l'exploitation des étudiants en mettant des programmes de stage obligatoires* [non rémunérés]. *»*

C'est le 23 mai, lors de l'élection d'un nouveau conseil exécutif, qu'il sera possible de mieux connaître les prochaines luttes de l'association. Rami croit que la lutte contre les violences sexuelles sur le campus sera mise de l'avant. Selon lui, la question de la dérégulation des droits de scolarité devrait aussi être sur la table en vue d'une obtention éventuelle de la gratuité scolaire.

Renouveau envisagé pour l'ASSÉ

L'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ), représentante de 70 000 membres, est actuellement en campagne contre le harcèlement sexuel dans le milieu scolaire. Elle affichait plusieurs postes vacants au sein de son exécutif cette année. *« Il y a eu un creux de mobilisation dans les dernières années, on ne va pas se le cacher,* admet la personne membre de l'équipe nationale Dorian Desjardins-Leclerc. *Mais en ce moment, il existe quand même un regain d'intérêt. »*

En réaction au budget, l'ASSÉ a publié un article sur sa plateforme interne, s'inquiétant notamment de l'implantation du privé au collégial. Le texte dénonce une hausse de la publicité visant le recrutement d'étudiants internationaux dans les universités, craignant que ceux-ci deviennent d'abord et avant tout une source de revenus pour les universités.

Lors de son congrès des 21 et 22 avril, les membres de l'Association nationale se sont prononcés en faveur d'une campagne contre la marchandisation de l'éducation. *« Plusieurs réformes inquiétantes en éducation supérieure semblent passer sous le radar et l'ASSÉ compte les exposer et mobiliser ses membres à ce sujet »*, précise Dorian.

Un avis de motion de dissolution a été déposé par l'Association du Cégep de Sherbrooke en septembre dernier, sans qu'il ne soit traité. Selon Dorian, le processus n'a pas été complété au congrès hivernal malgré plusieurs discussions et réflexions qui ont eu lieu sur le sujet. Cette personne membre ajoute que l'engagement au sein de l'ASSÉ se poursuit, malgré la houle créée par la question de la dissolution. *« Il y a davantage de personnes se présentant sur l'exécutif pour l'année prochaine qu'il n'y a de personnes sur l'équipe nationale en ce moment »,* ajoute la personne membre. Le congrès a vu l'éléction de quatre nouveaux exécutants qui débuteront leur mandat en juin dont Dorian au poste de secrétaire aux communication.

Communication difficile

L'UEQ dit avoir de la difficulté à joindre les autres grandes associations universitaires. *« Il n'y a pas beaucoup d'interactions en ce moment,* regrette le président de l'UEQ. *Quand on essaie d'appeler* [l'ASSÉ et l'AVEQ]*, ça ne répond pas. »*

Les membres de l'ASSÉ se sont dotés d'un mandat de méfiance à l'égard de l'UEQ, explique Dorian. *« On ne collabore pas particulièrement avec eux,* précise cette personne. *On essaie de se démarquer en faisant davantage du syndicalisme de combat. »*

L'AVEQ a elle aussi une approche différente de l'UEQ, selon Rami. *« On lutte contre le gouvernement au lieu de travailler main dans la main avec eux*, explique le secrétaire général. *Parfois, c'est difficile de travailler avec des groupes étudiants qui ont des positions qui ne reflètent pas vraiment les valeurs du mouvement étudiant. »* Il donne l'exemple de la gratuité scolaire sur laquelle l'UEQ n'a pas de position.

MOBILISATION COLLÉGIALE

Pour la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ), les 15 millions de dollars octroyés par le gouvernement provincial aux stagiaires en enseignement pourraient créer un climat favorable pour leurs propres revendications qui concernent la compensation des stages obligatoires. *« Il y a vraiment une effervescence autour de ce dossier-là*, raconte le président de la FECQ, Jason St-Amour. *Il y a une porte qui s'ouvre* […] *et c'est sûr qu'on va mettre le pied pour ne pas qu'elle se referme. »*

Si les grands combats de la FECQ ne sont officiellement annoncés qu'en juin, il est possible pour Jason de faire certaines projections. *« Je pense que la santé mentale va en faire partie »,* dit-il. Selon lui, la question de la compensation des stages reviendra également sur la table.

DANS L'ŒIL DES RÉSEAUX

En mars 2018, l'exploitation des données de 86 millions de profils Facebook par l'entreprise Cambridge Analytica a laissé apparaître les failles du réseau social aux yeux de ses 2 milliards d'utilisateurs. Ce scandale a-t-il changé les habitudes des étudiants de l'UdeM ?

PROPOS RECUEILLIS PAR AMANDINE HAMON

Entrevue avec le professeur au Centre de recherche en droit public (CRDP) de la Faculté de droit de l'UdeM Pierre Trudel, sur l'affaire Facebook — Cambridge Analytica

***Quartier Libre* : Que reproche-t-on à Facebook ?**

Pierre Trudel : Facebook collecte et conserve l'ensemble des informations que l'on partage. Elles sont vendues à des entreprises de manière à attribuer des charges de publicité ciblée aux utilisateurs. C'est le modèle d'affaires de Facebook. C'est gratuit pour les usagers, mais ce n'est pas une œuvre de charité, et depuis l'affaire Cambridge Analytica, on se rend compte que ça peut servir la communication politique. Cette entreprise, comme n'importe quelle autre, a accédé aux données de Facebook pour cibler des personnes avec des contenus politiques, notamment pour la campagne de Donald Trump.

***Q. L. :* En quoi cela concerne-t-il les personnes qui n'ont rien à cacher ?**

P. T. : C'est l'argument classique pour minimiser les risques liés à la vie privée. Si les gens pensent qu'il n'y a pas de risques, c'est parce que l'enjeu individuel est dérisoire. Ce qui doit alarmer, c'est l'accumulation massive de ces données.

***Q. L.:* Qui est responsable de la protection de la vie privée ?**

P. T. : Si on est si peu efficace, c'est parce qu'on persiste à croire que c'est une affaire de consentement individuel. La croyance selon laquelle on peut réguler tout ça en disant aux gens de choisir les bons réglages est une illusion. Pour l'instant, les États font reposer sur les individus l'obligation de limiter la collecte de leurs informations, mais ce n'est pas réaliste. C'est comme si on essayait de lutter contre la pollution de l'eau en demandant aux citoyens de nettoyer l'eau qu'ils utilisent.

***Q. L. :* Comment réguler la protection des données personnelles ?**

P. T. : Ces 20 dernières années, les législateurs ont eu une vision extrêmement naïve d'Internet, qui était vu comme un espace de liberté, sûrement par manque de culture numérique. On devrait considérer les données comme une ressource commune, comme l'eau, et baliser la façon de faire de l'argent avec cette ressource en demandant des comptes aux entreprises. On pourrait implanter l'obligation de rendre les algorithmes transparents. Il faudrait un régime supranational pour encadrer les entreprises qui carburent aux données.

CAMBRIDGE ANALYTICA

Cambridge Analytica a été créée en 2013 par Alexander Nix pour exploiter les données des utilisateurs ayant participé à un sondage diffusé sur une application connectée à Facebook. Les données ont été fournies par le chercheur de l'Université de Cambridge Aleksandr Kogan. L'entreprise a utilisé les informations de 86 millions de personnes, les participants du sondage et leurs amis, pour les influencer pendant certaines campagnes politiques, dont celles de Donald Trump et du Brexit.

Qu'est-ce que tu comprends de l'affaire Cambridge Analytica ?

Alexis Aubin

Étudiant libre

Photos : Benjamin Parinaud

C'est une plateforme qui ramasse énormément d'informations, puis qui les revend. Sur le plan individuel, ça permet de créer sa propre image et d'en avoir le contrôle. Mais il y a beaucoup d'intérêts économiques derrière.

Matthieu Gouton

Baccalauréat en communication

J'ai un peu suivi, je sais à peu près de quoi on parle, même si je ne suis pas un expert. Pour moi, le problème n'est pas vraiment la compilation et l'utilisation des données. Par exemple, en publicité, on le fait et je trouve que c'est pertinent qu'on me propose des produits qui m'intéressent. Par contre, je trouve dangereux pour les démocraties que cela devienne un outil de politique et que l'on sache comment parler et quoi dire pour se faire élire. Ce n'est plus une démocratie, c'est un algorithme humain.

T'inquiètes-tu pour la protection de ta vie privée ?

Mathieu Desgroseilliers

Baccalauréat en anthropologie

C'est un gros paradoxe parce qu'on sait tous que nos données sont utilisables et vendues, mais on utilise Facebook quand même.

A collaboré au vol. 25, n° 2 de *Quartier Libre*.

Tristan Grech

Baccalauréat en études internationales

Évidemment, ça fait peur. Mais quand on s'inscrit sur Facebook, on sait ce qu'on y met. Je pense que c'est à nous de faire le tri de ce qu'on publie et de ce qu'on ne publie pas. Le problème, c'est qu'il n'y a pas assez de sensibilisation.

Peut-on sacrifier le droit à la vie privée au nom de l'interconnexion des gens dans le monde ?

Katia Hitache

Maîtrise en biochimie

Je suis assez conservatrice sur les réseaux sociaux, je pense que la vie privée reste importante et que le phénomène de partage peut devenir assez accaparant. On sent une pression à partager davantage.

Sabrina Desjardins

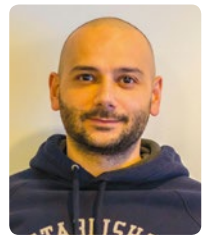
Baccalauréat en psychologie

On a le contrôle de ce qu'on veut partager ou non, donc c'est à nous de ne pas mettre en ligne ce qu'on ne veut pas montrer. C'est pratique de pouvoir être connecté avec les gens qui sont sur d'autres continents.

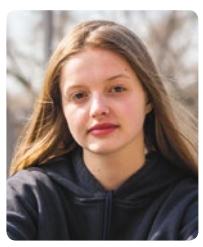
C'est quoi Facebook pour toi ?

Ryan Derbas

Baccalauréat en relations industrielles



Je ne *poste* rien, je ne suis pas très actif et je ne partage pas. Mais je regarde les annonces d'évènements de l'Université et je suis la page de mon école.



Hélène Picamelot

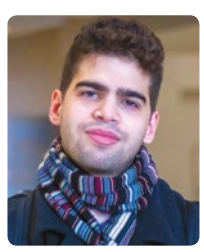
Baccalauréat en études internationales

C'est pour ne manquer aucune information que l'on reçoit de l'Université, pour mes cours et pour discuter, mais sinon je trouve ça débile. On y passe trop de temps. Ça me plait, mais je sais que c'est un plaisir pervers. Montrer sa vie et ses photos, c'est très narcissique. Et pourtant, on nous pousse à le faire, et plus on le fait, plus on aime.

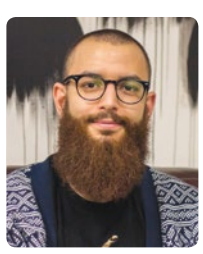
Que penses-tu des personnes qui incitent leurs pairs à supprimer leur compte ?

Rafael Lima-Barbosa

Baccalauréat en mathématiques



Je pense que supprimer Facebook serait une idée qui me ferait du bien. Ça rend les relations très superficielles.



Sami Khalil

Baccalauréat en sociologie

S'il y a un phénomène de masse, ça peut être un moyen de révolte. Mais pour nos données personnelles, c'est trop tard. Elles sont déjà stockées dans des serveurs, je ne sais pas trop où ! Moi, je l'assume, j'en suis dépendant. On vit dans une société où il est difficile de vivre sans.

QUAND DESIGNERS ET SCIENTIFIQUES SE CÔTOIENT

Les diplômés en architecture de paysage de l'UdeM Maxime Girard et Wissam Dib ont lancé le 29 mars dernier leur deuxième concours de design spatial, Écosystème solaire. Des étudiants en aménagement collaboreront avec des étudiants en physique pour la construction d'un objet ou la conceptualisation d'un habitat dans l'espace.

PAR MYLÈNE GAGNON

Microcosmes **est le projet présenté l'an dernier par les étudiants de l'UdeM Wesley Césaire, Luc Jousselin, Julien Porchet et Pascale Tremblay. Considérant que Mars présente de nombreux sites à grande valeur scientifique, ils ont misé sur des sites d'implantation multiples pour explorer différents paysages.**

Images : Courtoisie Initiative Xenos

« *Les étudiants se disent : "Wow, je peux faire n'importe quoi !", parce qu'il n'y a pas de patrimoine architectural, pas de précédent »,* explique Maxime, également cofondateur de l'organisme à but non lucratif Initiative Xenos. Il précise toutefois que les étudiants doivent penser à l'oxygène, à la nourriture, à la pression atmosphérique, à la gravité et à l'impossibilité d'amener certains matériaux dans l'espace. *« Les équipes travailleront sur des planètes différentes et chacune d'elles a ses propres caractéristiques scientifiques »*, ajoute Maxime. Leur travail sera exposé au Cosmodôme à Laval cet été.

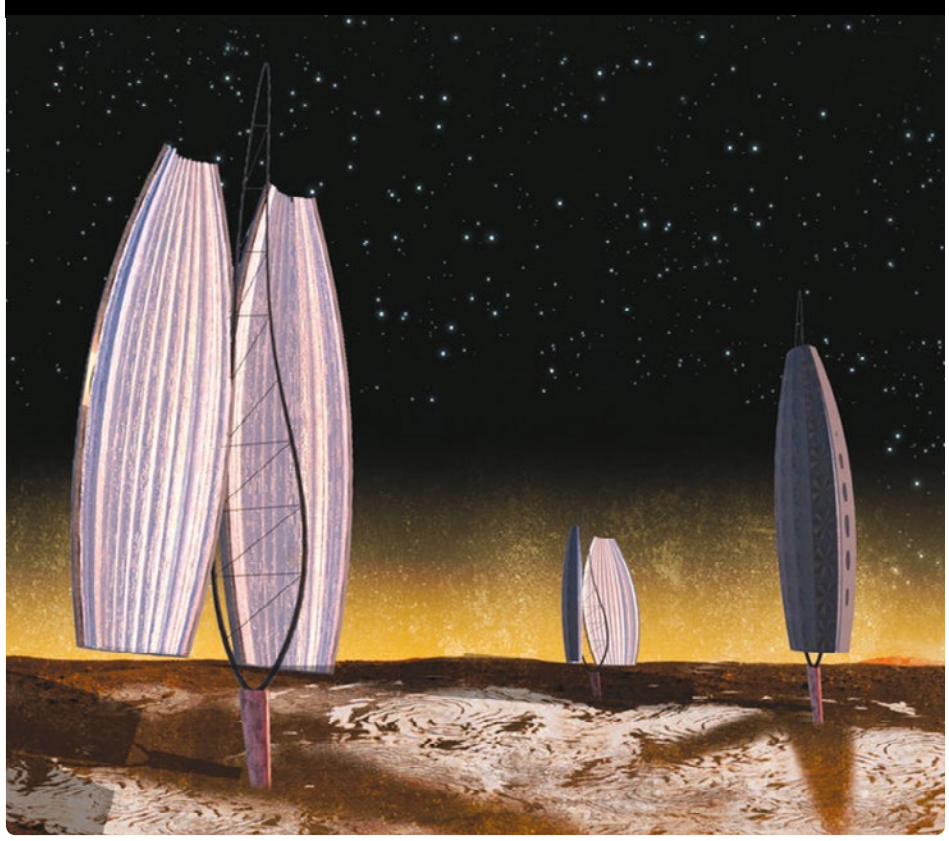
Accroître le réalisme

Après l'organisation d'un premier concours l'an dernier, Maxime et Wissam proposent une version améliorée. « *Nous avons recruté six étudiants en physique, alors qu'à la première édition du concours, ce sont seulement des étudiants en design et en architecture qui ont participé,* indique Wissam. *Cette complémentarité de connaissances fera en sorte que les projets seront bien ancrés dans la réalité. »*

En plus des partenariats avec le Planétarium, le Cosmodôme et le Centre de recherche en astrophysique du Québec l'année dernière, une collaboration avec l'Agence spatiale canadienne (ASC) s'est ajoutée cette année. *« Les étudiants pourront, s'ils ont des questions, entrer en communication avec moi par un groupe Facebook que nous avons créé,* informe l'ingénieure principale des systèmes à l'ASC, Marie-Josée Potvin. *Ma présence servira à dédramatiser ce projet qui peut sembler complexe. »*

C'est l'union entre la science et le design qui charme l'ASC. *« Il s'agit de la première fois qu'on se fait approcher par un groupe en design pour aborder les aspects scientifiques et pour s'assurer de bien les intégrer dans le design*, poursuit Mme Potvin. *On trouvait le projet intéressant, car ces jeunes designers auront l'opportunité de comprendre comment nous approchons les questions plus scientifiques. »*

Les étudiants Louis-Éric Daignault, Félix Krauth, Christophe Leick et Jean-François Martel ont remporté le troisième prix lors du premier concours. Ils ont proposé de transformer l'atmosphère de la planète Mars en la polluant pour la rendre viable, c'est-à-dire en réfléchissant les rayons solaires à travers des structures géantes.



Sans l'aide d'étudiants en physique et la collaboration d'une ingénieure, l'an dernier, des failles se sont glissées dans certains projets, affirme Maxime. *« Un des meilleurs projets qui nous a été présenté était un calendrier de plantation de légumes*, se souvient-il. *L'équipe avait noté pendant quels mois les légumes devaient être plantés pour qu'il y ait un bon cycle dans les serres. »* Les étudiants n'ont toutefois pas pensé que le calendrier sur Mars est différent de celui sur la Terre. *« C'est un petit commentaire qu'un scientifique aurait pu faire durant le développement du projet et ils auraient pu concevoir un tableau de plantation unique »*, regrette Maxime.

Des idées plein la tête

Lorsqu'on leur demande pourquoi ils s'intéressent au design spatial, les deux hommes font un parallèle entre leur intérêt pour le design spatial et l'idée de l'intelligence artificielle qui s'est développée et concrétisée des années plus tard. *« On n'ira peut-être jamais dans l'espace*, admet Wissam. *Mais, si l'on y va, ce serait vraiment une bonne idée d'y penser à l'avance et de se bâtir un portfolio qui a du bon sens. »*

D'autres projets sont dans la mire des deux architectes. Même si l'espace les intéresse beaucoup, ils aimeraient trouver des solutions aux problèmes sur Terre. *« On voudrait mettre en branle un type d'éclairage urbain qui réduirait la pollution lumineuse »*, confie Maxime.

Les deux coéquipiers pensent déjà au troisième concours qu'ils organiseront l'an prochain et à leurs plans futurs. *« On souhaite rédiger un livre qui traiterait de ces trois concours*, poursuit Maxime. *On poserait certaines questions comme : "Faut-il amener ou non son patrimoine sur les autres planètes ?", "Quelles sont les formes architecturales de la ville du futur ?" et "Quel impact a notre environnement sur les humains ?"»*

Wissam affirme que leur but est de devenir une firme de consultation dans ce domaine. *« Après avoir bâti notre expertise, on veut pouvoir offrir à des firmes connexes, comme des firmes d'ingénierie spatiale ou des agences spatiales, nos connaissances »*, soutient-il. Les deux diplômés de l'UdeM sont d'ailleurs en contact avec des entreprises de l'industrie de la bande dessinée et du jeu vidéo afin de leur fournir des services pour les aider à accroître le réalisme dans leurs œuvres.

DES PARTICULARITÉS EN TRAME DE FOND

Accompagner le théâtre, la danse, le cinéma et les jeux vidéo ; la musique instrumentale, jumelée à une autre discipline artistique, peut remplir plusieurs fonctions. Les étudiants en composition doivent jongler avec les contraintes liées à chacune d'elles lors de leur entrée dans un nouvel univers artistique.

PAR ETIENNE GALARNEAU

« *Ce qui est intéressant au théâtre, c'est qu'il s'agit d'un rôle d'accompagnement, de ponctuation*, donne en exemple le chargé de cours et doctorant en composition Antoine Berthiaume. *La voix a un certain registre dans lequel il faut éviter de travailler. C'est sûr que s'il y a un segment parlé, je vais éviter de jouer quelque chose entre 500 et 1 000 Hz. »* Par opposition, le musicien parle de son expérience dans le milieu de la danse, qu'il considère comme plus flexible. *« Parfois, la musique peut prendre plus de place pour donner plus d'importance à la danse,* illustre-t-il. *Un mouvement minimaliste peut devenir très grandiose. »* Dans les deux situations, il qualifie son travail de rôle de soutien.

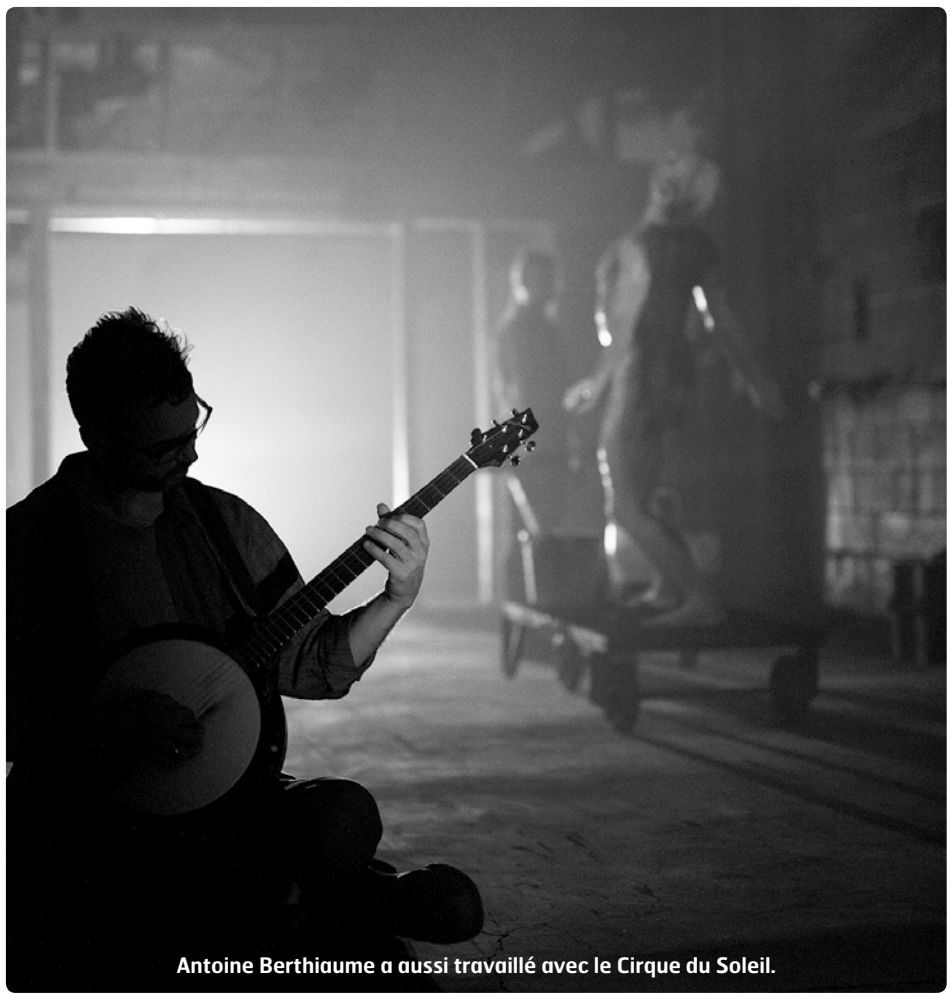


Photo : Courtoisie Daniel Richard

Antoine Berthiaume a aussi travaillé avec le Cirque du Soleil.

Formation spécifique

Le cursus en composition demeure une option valable pour apprendre les rudiments du métier selon M. Berthiaume. *« L'Université a un mandat qui n'est pas celui d'un collège professionnel, où l'on en sort avec une* job *comme ingénieur de son ou monteur sonore*, avance-t-il. *Mais, il y a des outils pour permettre à quelqu'un de sortir de là et d'avoir une pensée divergente et d'être un meilleur designer sonore. »*

Par son expérience dans le milieu du théâtre et de la danse, le chargé de cours constate que le meilleur outil du compositeur pour la scène est la polyvalence. M. Berthiaume est de retour aux études en musiques numériques à la suite d'une maîtrise en musique contemporaine terminée en 2004. *« En musiques numériques, j'ai développé des compétences qui m'ont vraiment aidé dans tout ce que je fais*, confie-t-il. *Ça a été indispensable pour moi, dans mon développement. Je ne m'en serais jamais tiré sans ça. »*

Ce constat est partagé par le responsable du programme de composition de musique de film à l'UQAM, Mathieu Lavoie. Il nomme, pour illustrer la polyvalence, le parcours du compositeur américain John Williams, responsable de trames sonores comme celles de la série *Indiana Jones* et de *La Guerre des Étoiles*. *« C'est là où beaucoup de gens se trompent en pensant que John Williams est un compositeur symphonique à la base*, explique-t-il. *C'est un* jazzman. *On l'appelait Little Johnny Love dans sa jeunesse. Dans ses premiers films commerciaux, on peut trouver* Daddy-O *où il composait de la musique de big band. »*

Afin de développer cette polyvalence, le programme dirigé par M. Lavoie demande aux étudiants de produire des pièces dans différents genres. *« En ce moment, je travaille sur une commande pour un jeu vidéo où je dois faire du funk médiéval »*, ajoute-t-il pour illustrer son propos.

L'expression au-delà des conditions

S'il n'est pas le seul à contrôler les variables reliées à ses œuvres, Antoine Berthiaume considère que les contextes de la danse et du théâtre lui permettent une plus grande liberté de création que dans le cadre d'une pièce musicale autonome. Les contraintes extérieures et les demandes des metteurs en scène et des chorégraphes lui permettent d'explorer des genres éloignés de ses choix de prédilection. Il demeure ouvert à produire un album avec son propre matériel dans les prochaines années.

SOCIOFINANCEMENT

QUI SE CACHE DERRIÈRE LES DONS ?

Les humoristes Julien Lacroix et Adib Alkhalidey demandent l'aide du public pour réaliser leur premier long-métrage. Regard sur les motivations des étudiants qui contribuent financièrement à des projets artistiques.

PAR KARLA MEZA

« *J'ai déjà eu besoin de financement pour un projet dans le passé, alors je tiens à encourager mes amis qui se lancent à leur tour »,* soutient la titulaire d'un certificat en santé et sécurité au travail de l'UdeM Ingrid Rissoan. Cette dernière a contribué en 2017 à la campagne de sociofinancement du troisième album de l'auteure-compositrice-interprète jazz Annie Comtois. « *Je suis particulièrement touchée quand il s'agit des causes créatives »,* ajoute-t-elle.

Elle n'a toutefois jamais financé le projet d'une personne inconnue. « *Il faut que ce soit un produit que j'aimerais vraiment voir sur le marché pour contribuer financièrement* », précise-t-elle.

Même son de cloches du côté de l'étudiante au baccalauréat multidisciplinaire en musique et psychologie à l'UdeM Laura Molzan. Elle a donné son appui à la campagne du groupe musical Perdrix* en 2017. *« Ce sont des amis avec qui j'ai étudié, c'était donc important pour moi de les aider* », explique-t-elle. Soutenir la musique locale et francophone est aussi l'une de ses motivations. « *Je sais ce que c'est que d'essayer de se faire une place dans le milieu et c'est important pour moi que mes proches puissent y parvenir »,* confie-t-elle.

Modèle différent

La professeure en philanthropie et gestion des entreprises culturelles à HEC Wendy Reid explique la différence entre le modèle traditionnel de financement et le sociofinancement. « *Dans le modèle traditionnel, présent depuis plusieurs décennies dans le domaine des arts, on s'appuie sur des bases de données pour approcher les gens qui ont déjà manifesté un intérêt pour l'organisation en assistant à un spectacle, à un concert ou à une exposition,* affirme-t-elle. *On développe une relation avec eux et on espère obtenir leur soutien. »* Elle indique que le financement participatif ou sociofinancement a lieu, quant à lui, sur une période donnée avec un objectif fixe, et la plupart de temps, l'entourage est visé.

Le groupe de musique Saligaude* a lancé une campagne de sociofinancement pour réaliser son premier album, sorti cet hiver. L'étudiant au baccalauréat en écriture à la Faculté de musique de l'UdeM Olivier Renaud a choisi de lui donner un coup de pouce. *« Je suis particulièrement touché par le rôle qu'il veut jouer dans la communauté,* admet-il. *Il souhaite amener un changement à la musique traditionnelle pour la faire évoluer et ainsi repositionner certaines valeurs dans un nouvel environnement. »*

Selon Olivier, le sociofinancement rejoint une tendance dans l'économie moderne, celle de rapprocher le producteur du consommateur à un stade particulier d'un projet. « *Le fait de contribuer au projet d'un artiste a un effet important sur sa production finale »,* précise-t-il. Il affirme que cette façon de financer demande l'implication et la confiance du consommateur à un moment sensible du processus de production d'un album.

*Voir « Faire appel à la collectivité », *Quartier Libre,* vol. 25, no 9

PENSER LES ÉTUDES ANIMALIÈRES AVEC L'ART

Des chercheurs issus de domaines artistiques divers se sont rassemblés lors du colloque *L'animal et l'humain* tenu du 11 au 13 avril derniers à l'UdeM. Au programme, réflexions sur les rapports qu'entretient l'humain avec les animaux en cette ère où le mouvement végane prend de l'ampleur.

PAR MYLÈNE GAGNON

«*Nous avons invité les intervenants à s'intéresser à des récits de mots ou à des récits en images, qui exposent, déconstruisent ou reconfigurent sur un mode métaphorique les rapports complexes que les humains peuvent entretenir avec les animaux »,* déclare le doctorant en études cinématographiques à l'UdeM et co-initiateur du projet, Jérôme-Olivier Allard. Il souligne l'importance de l'apport des chercheurs de divers champs d'études, puisque les productions esthétiques constituent une fenêtre sur l'imaginaire d'une société à un moment précis.

Parmi les intervenants, l'étudiante et chargée de cours en histoire de l'art Julia Roberge Van Der Donckt s'est intéressée à la controverse entourant l'exposition *Art and China after 1989 : Theater of the World*, présentée au musée Guggenheim de New York du 6 octobre 2017 au 7 janvier 2018. *« Trois œuvres ont éveillé la colère des internautes et des militants pour les droits des animaux*, indique Julia. *Dans une installation de l'artiste Huang Yong Ping, des lézards, des criquets, des amphibiens et des araignées étaient livrés à eux-mêmes pendant la durée de l'exposition, soit trois mois. Ils s'entre-dévoraient. »*

Présentée pour la première fois en 1993, l'œuvre n'en était pas à sa première controverse et a été censurée à maintes reprises. Le musée a ainsi choisi de retirer les animaux. *« Il l'a fait à regret, il n'a pas voulu admettre le problème »*, constate Julia.

L'animal comme métaphore humaine

La chargée de cours a remarqué, au fil de ses recherches, que l'animal est souvent utilisé comme métaphore. *« Il représente autre chose que lui-même*, explique-t-elle. *Il est un symbole, un accessoire. Il représente les préoccupations humaines. »* Tel est le cas, souligne-t-elle, de l'œuvre de Huang Yong Ping, qui a voulu exemplifier les relations de domination et de conflits humains qui engendrent l'impossibilité de coexistence.

Julia situe le début de l'intérêt pour la taxidermie, c'est-à-dire la naturalisation d'animaux morts, dans les années 1990. Plusieurs questions se posent, selon elle, sur cette approche qu'elle qualifie de dangereuse. *« Dans quelles circonstances l'animal est-il arrivé là ?* se demande-t-elle. *Est-il mort à des fins purement artistiques ? Est-ce fait dans le respect ? Quel message veut-on faire passer ? »* Il serait trop radical, d'après elle, d'interdire toute utilisation d'animaux morts ou vivants dans des œuvres, puisqu'il s'agirait d'empiéter sur la liberté d'expression. *« Il y a toutefois lieu de se questionner sur ces usages, qui parfois, frôlent l'exploitation et la cruauté dans l'art contemporain »*, poursuit-elle.

Œuvre: Karine Payette

Le colloque est une initiative du doctorant en études cinématographiques à l'UdeM Jérôme-Olivier Allard, des doctorantes en études littéraires à l'UQAM Fanie Demeule et Marie-Christine Lambert-Perreault et de la candidate à la maîtrise en études littéraires à l'UQAM Marion Gingras-Gagné.

Les initiateurs du colloque prévoient de poursuivre la réflexion amorcée par le biais d'une publication.

Le **VÉGANISME** inclut une alimentation bannissant tout aliment qui provient d'un animal et exclut la consommation de produits issus d'animaux ou testés sur des animaux. Cela comprend entre autres le cuir, la fourrure, les cosmétiques et les médicaments.

DEUX SORTIES ESTIVALES

PAR ETIENNE GALARNEAU

DIALOGUES BRÛLANTS

Les célébrations du 30e anniversaire de CIRCA art actuel seront lancées le 25 avril. Ce centre d'artistes autogéré propose pour l'occasion l'évènement *Feu et origines*, constitué d'une exposition collective *(F E U)*, d'une performance et d'une rencontre thématique.

Constituée de 14 œuvres mélangeant créations et pièces de la collection de CIRCA art actuel, l'exposition *F E U* est séparée en trois lieux. *« Mon choix s'est basé sur le dialogue qui peut se faire entre différentes oeuvres*, développe le commissaire invité de l'exposition, André-Louis Paré. *Je voulais à chaque fois une variété de sculptures, d'installations, de photos et de vidéos. »*

Bien que les flammes soient absentes du programme, M. Paré considère que l'idée du feu est omniprésente. *« Il faut se rappeler que CIRCA, à la base, est un centre de céramique, et on ne peut pas avoir de céramique sans feu »*, conclut-il.

En ce qui concerne l'aspect performance des célébrations, le centre d'art propose une réflexion sur l'origine des pratiques artistiques.

Photo: Courtoisie Frédéric Laforge

Des évènements sont proposés par les artistes Sophie Castonguay, Hugo Nadeau et le duo *Jean-Sébastien Vague*.

F E U

Maison de la culture Frontenac

2550, rue Ontario E. | du 25 avril au 3 juin 2018

Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal

465, avenue du Mont-Royal E. | du 10 mai au 10 juin 2018

CIRCA art actuel, Galerie I | 372, rue Sainte-Catherine O.

Du 12 mai au16 juin | Entrée libre

L'ART ÉLECTRISANT

L'organise montréalais ELEKTRA accueille pour une quatrième édition la Biennale internationale d'art numérique (BIAN) tout au long de l'été. L'évènement met de l'avant le talent allemand sous le thème *AUTOMATA – Chante le corps électrique*.

Basée sur le poème de l'Américain Walt Whitman *Je chante le corps électrique*, la BIAN propose comme commissaire invité Peter Weibel du Centre d'art et de technologie des médias de Karlsruhe. *« Notre regard s'est porté sur l'Allemagne justement parce qu'il y avait cette opportunité de travailler avec Peter Weibel, qui est directeur artistique du premier centre d'art numérique en Europe,* indique la directrice artistique associée d'ELEKTRA, Mathilde Nourisson-Moncey. *C'était un intérêt pour nous de montrer la création allemande et européenne et de l'importer au Québec.»*

Les artistes dont les oeuvres sont présentées invitent le public à réfléchir sur le rapport entre la technologie et la nature. L'annonce de la première vague d'artistes est prévue pour le début du mois de mai.

Cette édition sert également de tremplin à l'initiative ELEKTRA INVITE, dont l'objectif est de favoriser l'accès aux formes d'arts numériques à un large public. Des visites guidées et des rencontres sont au programme.

4e Biennale internationale d'art numérique

29 juin au 23 septembre 2018

Détails à venir | elektrafestival.ca

VIVEMENT L'ÉTÉ

Restez informés quotidiennement sur quartierlibre.ca

Suivez-nous !

Prochaine parution le 5 septembre